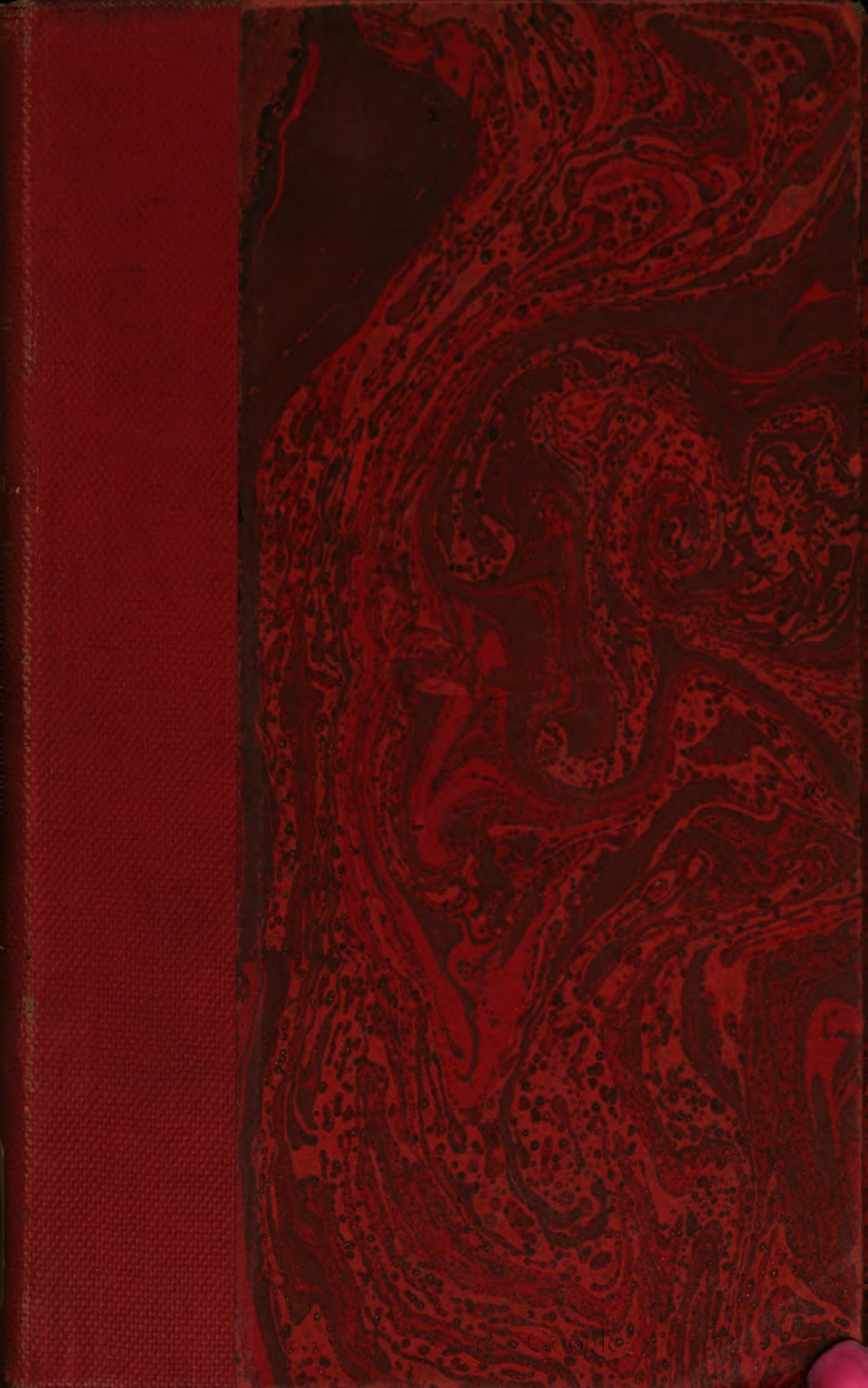
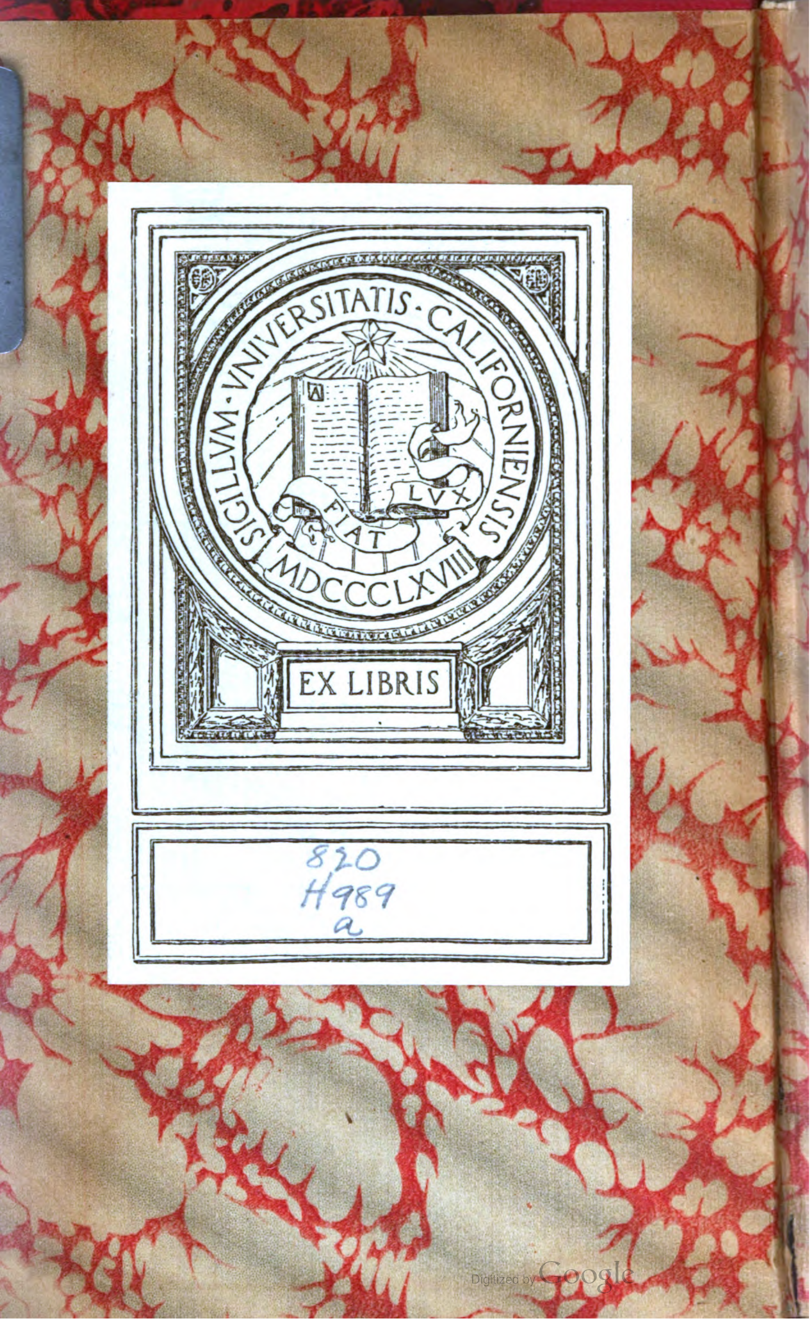



SIGILLVM · VNIVERSITATIS · CALIFORNIENSIS
LVX
FIAT
MDCCCLXVIII
EX LIBRIS
820
H989
a
Digitized by Google



COLETTE YVER

Aujourd'hui...

PARIS
CALMANN-LÉVY, ÉDITEURS
3, RUE AUBER, 3
—
1926

Prix : 9 francs.

AUJOURD'HUI...

CALMANN-LÉVY, ÉDITEURS

DU MÊME AUTEUR

Format in-8.

COLETTE YVER

AUJOURD'HUI...

PARIS
CALMANN-LÉVY, ÉDITEURS
3, RUE AUBER, 3
—
1926

LE SOLILOQUE DU PRINCE

1

Après tout, quand j'ai connu Odette à la salle de garde de Lariboisière et que j'ai envisagé aussitôt un mariage possible, car je me souviens, jamais aucune femme ne m'avait imposé ce sentiment de confiance encore plus que d'attrait qui détermine l'idée d'union, je ne lui ai pas caché ma volonté, mon exigence qui était qu'elle abandonnât la médecine. Je ne l'ai pas prise en traître. Je me vois encore dans l'escalier aux marches basses du service de Boucharragne, l'arrêtant de mon doigt posé sur son manteau bleu d'interne, un matin qu'elle descendait après la contre-visite dés hommes.

— Cela vous amuse ce métier-là?

— Excessivement.

— Vous y renoncerez bien quelque jour?

— Pour rien au monde.

— Si quelqu'un vous en priait?

— Personne n'aura cette audace.

— Pardon, moi...

C'était clair. Son regard a chaviré. Elle n'a rien répondu. N'était-ce pas qu'elle consentait? A moins que... Mais non, Odette n'était pas une jeune fille ordinaire qu'un aveu bouleverse. Ce jour-là, elle a fort bien compris que les conditions étaient posées; et aujourd'hui, après un an de mariage, il me semble que je ne suis pas un monstre, pas un bourreau, comme certains le suggèrent, parce que, l'expérience loyalement faite, elle en est venue d'elle-même à ce que je voulais. Son amie Christine est allée jusqu'à dire : « C'est un assassinat. » Allons donc! Odette souffre, je le concède. Mais, cependant, elle n'a pas tout perdu pour n'être plus doctoresse. Je ne suis pas mort, moi. Je réussis. On commence à m'appeler pour des consultations en

province ; je puis lui donner un bien-être, un luxe même que je n'avais pas escompté. Il me semble que si j'étais femme... Car enfin, avec cela elle est aimée, plus même, savourée, goûtée avec raffinement : son esprit, ses mots, la commissure de ses paupières brunes, sa tête si pesante dans mes mains... Quand les autres me parlent des femmes qu'ils aiment, je hausse les épaules...

***

Quatre ans de fiançailles, ce fut trop. Pourtant, c'eût été amorcer notre vie à faux, que d'avoir Odette avant le cabinet, les meubles, la clientèle. Je ne pouvais pas faire irruption dans son histoire de jeune fille comme un événement sans envergure, un incident pauvre. On sait ce que c'est qu'un ménage d'étudiants. Les malheureux ne s'en relèvent jamais. Là encore, je n'ai rien à me reprocher. Mais pendant ces quatre ans, elle prenait racine dans les hôpitaux. Après Lariboisière, ç'a été la Pitié; après la Pitié, Tenon.

Si peu étudiante! Elle a gardé toujours ses cheveux longs, un lourd chignon noir, comme ma mère à vingt ans. Et cet air de bourgeoise! Dans les salles de garde où elle a passé, il y a toujours eu une maîtresse de maison, des phrases qu'on n'entendait jamais auparavant : « Robillard, vous ne reprenez pas de bifteck? vous ne mangez rien, mon ami. » Ou bien : « Boussut, laissez-moi ces nouilles infectes, je vais demander deux œufs pour vous à la cuisine. » On avait fini par supprimer les chahuts. Elle faisait femme du monde. Quand on se taisait, parfois, harassé par la visite, elle relevait la conversation en parlant théâtre. Lors des chansons lestes, elle rougissait.

Je lui ai dit un jour :

— Vous n'avez rien d'une femme-médecin.

Elle m'a répondu :

— Pour un assistant de radioscopie, mon vieux Jacquemin, vous n'êtes pas fort.

Moi, je sais bien que je la connais mieux qu'elle ne se connaît elle-même. Odette n'est faite que pour aimer. Quels yeux elle posait

sur moi quand j'ouvrais une porte! Pendant cette période-là encore, j'aurais pu exiger qu'elle restât dans sa famille; mais les arguments me manquaient et je ne possédais aucun droit sur elle. « J'irai toujours au moins jusqu'au Doctorat », disait-elle. Que répondre? Cela l'occupait. Notre mariage était lointain; l'internat me semblait pour elle une heureuse diversion. Je ne suis pas un égoïste. Au fond, est-ce que je n'ai pas eu tort? C'était peut-être à ce moment-là qu'il eût fallu faire l'ablation.

La médecine l'envahissait comme un bacille qui pullule. Et j'en étais le témoin sans courage. Ah! ces soirs où je la présumais de garde à Tenon. Un coup de téléphone. Deux notes mélodieuses : « C'est vous? — Oui, c'est moi, Odette, vous dînez à l'hôpital? Vous voulez que moi aussi? — Mais certainement, mon petit Jacquemin. » J'arrivais. Les camarades avaient adopté notre amour, comme des soldats, à la caserne, un orphelin. Ils étaient très chics et nous laissaient seuls dans la chambre de garde. Je

revois la glace où l'interne en pharmacie avait gravé le cœur d'Odette et le mien en les ornant de deux ailes, le marbre poussiéreux de la cheminée rehaussé de bretelles oubliées et gisantes, le lit serré dans sa couverture de laine brune comme un ballot. On s'y asseyait, faute de chaises. Je m'emparais de la main d'Odette, de son bras tiède sous la blouse, de ses yeux qui vacillaient, de son âme, croyais-je. Et puis, soudain :

— Jacquemin, je fais de l'histologie à en mourir ; j'ai eu un si beau sarcome aujourd'hui. Le patron le trouvait douteux, c'est moi qui ai conclu au néoplasme. Il m'a dit que j'avais de très jolies coupes. Demain, je vais rue Dutot travailler avec Robillard. Vous savez qu'il ne fait plus que le cancer.

Évidemment, c'étaient d'excellentes occasions qui m'étaient offertes de lui dire combien un tel impédiment scientifique est inutile pour une femme, d'autant qu'elle me rendait un peu nerveux d'entamer de tels sujets, quand nous n'avions qu'un quart d'heure de solitude. Mais une autre, dans un moment où

j'aurais aimé qu'elle se tût, m'aurait dit : « Je vais avoir une robe arc-en-ciel, avec un drapé au côté, et des motifs égyptiens sur la poitrine. » En somme, aucune n'est contemplative dans l'amour. Leur vie ne s'arrête pas quand l'idole prend possession de leur être. La femme pratique un admirable lotissement de son âme. Et, puis ça l'amusait tant le laboratoire, les réactions, les bouillons de culture. Que je l'aimais lorsque sa bouche, pas plus large que les ailes de son nez — on tirerait des parallèles — se rétrécissait encore pour dire « un sarcome ». Cela formait comme un baiser.

Voilà où j'ai été faible, c'est alors qu'il convenait de l'arrêter sur la pente. Mais pour exiger l'abdication, j'attendais le mariage. Je crois aussi que, physiologiquement, j'étais éreinté par le travail. C'était le moment où, en dehors de mon service à Saint-Louis, j'étudiais les vaccins, à l'Institut Pasteur avec Boucharragne. En somme, tout ignorant que l'on demeure, je puis dire que j'ai fait ma médecine consciencieusement, car enfin, je

ne me destinais pas à la bactériologie, ces séances n'offraient pas un intérêt pratique immédiat. Mais quels horizons cela ouvre! Si, aujourd'hui, je passe pour un type sérieux, est-ce que je ne le dois pas à l'effort accompli avec Boucharragne dans l'odeur des cobayes et la chaleur des étuves? Par exemple, la fatigue me vidait de ma volonté. Impossible, en ce temps-là, de lutter contre Odette.

Mais qu'est-ce qu'un autre aurait fait à ma place le jour où dans ce laboratoire de Boucharragne, en costume de ville avec cette candeur d'Enfant de Marie qui rachète toutes ses dystocies et tous ses Wassermans, je l'ai vue arriver, hésitante, son doigt ganté entre ses dents.

— Mon petit Jacquemin, ne me maudissez pas. Vous savez si je vous aime. Mais papa m'a acheté une clientèle, rue Octave-Feuillet, une occasion, appartement compris.

S'emporter? Lui rappeler sa promesse de ne jamais exercer? Il y avait là, le vieux patron, la toque sur sa tête épaisse et bar-

bare de génie du Rhin, qui arracha au disque du microscope son œil liseur de mystère pour l'épanouir soudain sur ma fiancée. Il trouvait Odette jolie et ne se fichait pas mal que je régnasse seul ou conjointement avec une clientèle flatteuse dans ce cœur multiple. Eh bien! oui, je m'en rends très bien compte aujourd'hui, ce fut l'œil de Boucharragne posé sur Odette, sur la silhouette géométrique de son tailleur, jaquette et jupe tombant au fil à plomb, qui sécha dans mes glandes même une crise de larmes. Je n'ai pas osé m'insurger contre celle qu'un as comme Boucharragne admirait si visiblement. Que l'on aime donc une femme que les autres vous envient! Il faut pourtant me rendre cette justice : j'ai reproché à Odette de me peiner durement. Elle m'a répondu :

— C'est une fatalité. Ça s'est fait en dehors de moi, Je n'ai pas pu refuser. Mais vous verrez, je vous aimerai bien plus que vous ne croyez en exerçant. C'est si bon de sentir qu'on doit beaucoup à son mari.



Sa promesse formelle? Complètement résorbée dans le passé. Elle est magnifique leur possibilité de faire avorter les engagements pris, sans conséquences fâcheuses, sans suite, proprement.

On ne peut pas nier que j'aie été épatant avec elle ce jour-là, faisant abstraction de tout orgueil, me laissant brimer par cette petite, renonçant à l'idée de l'avoir toute à moi. J'ai admis qu'elle serait installée avant moi, qu'elle commencerait sa vie de sage-femme du XVIe, l'oreille collée au téléphone dès une heure du matin pour les accouchements nocturnes ; en proie aux taxis avant dix heures pour courir à des constatations de grossesse ou même, d'aventure, au chevet de messieurs *in extremis;* avalant des repas sans dessert pour passer plus vite, lors de la consultation, de la table familiale à celle de gynécologie ; respirant toutes les tuberculoses, toutes les diphtéries, toutes les septicémies, massant

les uns, purgeant les autres, rentrant le soir plein ses mains, ses nerfs, sa pensée du souvenir des corps traités, elle, Odette, dont le corps gracieux n'est qu'une forme de l'esprit. J'ai toléré. On ne peut vraiment plus me dire que j'ai l'âme d'un tyran.

Est-ce par veulerie que j'ai alors brusqué le doctorat et le mariage pour profiter de l'appartement de ma femme? Je le crains. C'était plus qu'admettre : c'était bénir. Mais après neuf ans d'études, quand on a escaladé tant de degrés, le plain-pied vous tente forcément. L'installation se présenta si facile! Et puis je mourais de soif d'Odette. Toutes les concessions, tous les compromis, toutes les abdications : mais les bras d'Odette au bout. Évidemment, si c'était à recommencer... Mais quel est l'homme qui n'a jamais de faiblesse. Et puis j'ai payé.

Elle était touchante d'application pour me faire pardonner son métier. Sa théorie qui était qu'une femme-médecin surenchérit de zèle contre les épouses sans profession pour la démonstration même de sa propre possi-

bilité dans le mariage, elle la vivait avec un effort qui aurait dû m'attendrir. Je m'aperçois aujourd'hui que cet effort m'exaspéra dès la première semaine. Moi je n'ai pas connu l'orgueil de l'homme qui rentre chez lui, ayant remisé sa charrue et qui dit de celle qui est assise au coin de l'âtre : *Ma femme.* Odette ne m'appartenait pas. Elle avait des excès d'attention d'épouse volage, de l'ostentation dans son amour, quelque chose de forcé, de surchauffé; pas un de ses baisers qui ne fût un argument; je jouissais, enfin, de tous les avantages affectueux que goûte un mari trompé et je marquais dans ce jeu tous les points.

***

Ah! oui, Christine a dit l'autre jour que j'assassinais Odette. Christine ne sait pas à quel point Odette a pu être vénéneuse pour moi. C'était de la strychnine à haute dose qu'elle me versait. Chacune de mes heures était le contraire de ce que j'aurais voulu.

Mes contractures à l'âme ne cessaient pas. Est-ce que je n'aurais pas eu déjà mon installation radiologique si l'ancien atelier de l'appartement n'avait pas été converti par Odette en salle de gynécologie? En conscience je ne me remémore pas un mot échappé à mes regrets qui ait pu l'en avertir. J'ai gardé mon poison, et jamais, je puis m'en vanter, la pauvre petite ne s'en est doutée... Et cependant cette salle de gynécologie, dont elle était si fière, la première accoucheuse venue aurait pu y trôner pour les quatre ou cinq clientes amies qui venaient s'y déshabiller chaque semaine. Je traitais cet entêtement à faire de la vraie médecine comme un caprice coûteux qu'il faut bien passer à une créature qu'on adore. Jamais je ne lui ai fait un reproche. Jamais je n'ai voulu relever ses idées de femme en pathologie, ces diagnostics hésitants qu'elles ont toujours, raccrochés par un point de suture mental à quelque ligne apprise par cœur en troisième année.

Enfin le cauchemar va cesser. Je ne conçois pas encore très bien ce qui a pu se

passer dans l'esprit d'Odette. Je n'ai rien dit pourtant. Elle a compris que je n'étais pas heureux. « Je vois bien que cela te ferait plaisir si j'abandonnais tout », m'a-t-elle lancé un matin en plein visage. J'ai dû avouer que ma vie n'était pas gaie.

— Et puis, a-t-elle ajouté, tu pourrais installer ta radio dans ma salle.

Comment savait-elle! Après tout peut-être un mot dit inconsciemment dans un moment d'humeur et dont on ne se souvient plus. Jamais je ne lui aurais demandé une chose pareille. Elle avait une figure durcie. Ses yeux s'assombrissaient comme un ciel d'orage et elle disait en me regardant comme on regarde un horizon : « Mon pauvre petit. » Je l'ai follement remerciée de son sacrifice, lui démontrant comme nous allions être heureux désormais.

Voici un mois de cela. Nous avons déménagé : c'est-à-dire que son cabinet s'est jeté dans le mien, avec livres, instruments et appareils, comme une rivière dans un fleuve. Je riais en lui parlant de sa succession. Les

ouvriers bouchent en ce moment les baies de la salle de gynécologie pour en faire une chambre noire et j'en viens à me demander si Odette ne le regrette pas. L'autre nuit, ma main posée sur son oreiller s'est relevée trempée de pleurs. Quand je la questionne sur l'emploi de son temps, elle me répond : « Je ne sais pas que faire. » Bon Dieu! une femme trouve pourtant à s'occuper dans une maison. Mais sa mine m'inquiète. Pourquoi ses yeux sont-ils toujours grands ouverts, si matin que je me réveille? Elle a des troubles gastro-cardiaques, certainement. Son cher sourire d'Enfant de Marie, elle l'avait bien plus naguère quand elle bondissait dans mes bras, le soir, les cinq sens encore vibrants de toutes les impudeurs de la médecine. Elle s'ennuie.

Est-ce que j'avais le droit d'accepter son sacrifice? Elle souffre, c'est clair, et c'est pour moi, pour moi seul, puisque nous n'avons pas encore d'enfant. Cette idée tombe sur mon cerveau comme un bloc de roches lourdes. J'ai peine à m'en relever. Il y a dans

ce métier, pour les femmes, une joie de conquête qui surpasse nos propres satisfactions à nous médecins, de tout l'excès de leur sensibilité. Pendant dix ans, Odette a vécu ivre, cela ne fait pas de doute. La voilà dégrisée par mes soins. Par quoi remplacerai-je l'élixir supprimé? C'est plus cruel qu'une guérison d'éthylique. Finie sa joie de partir où on l'appelait quand le téléphone avait spécifié « le Docteur Odette Jacquemin ». Finie sa gloire des beaux diagnostics difficiles, de voir les autres femmes s'allonger docilement à ses genoux comme des esclaves; finie l'apothéose enfin atteinte de tant d'examens, de tant de concours, de tant de colles. Une femme comme tout le monde : voilà ce qu'elle est devenue. Et qui s'ennuie par surcroît.

Mais c'est répugnant ce que j'ai fait... Pour quelque prix que ce soit, aurais-je lâché ma médecine, moi? Évidemment non. Alors, Odette?

Cela me gênerait d'être véritablement odieux. En somme je me regarde à la glace et je suis en train de me découvrir une

verrue suspecte, un facies symptomatique, des taches irrécusables, et j'ai froid dans le dos. On n'aime pas beaucoup plus se voir brute que cancéreux. Mais non, voyons : il n'y a aucun intérêt social à ce que les femmes fassent de la médecine. Elles seront toujours des amateurs. Odette était une bonne élève, un point c'est tout. Mon crime n'est pas lourd.

Seulement, voilà, cette bonne élève oblige la nuit son oreiller à boire ses larmes pour me sourire au matin : elle ne m'a pas fait un reproche, bien plus, elle paraît presque en attendre. Elle me donne de l'amour la plus magistrale, la plus angélique et la plus dure leçon. Les vertus masculines dont nous sommes bouffis sont d'un métal bien vulgaire auprès de cet acier qui arme le cœur des femmes aimantes. La question qui se pose est plutôt de savoir si je suis digne d'Odette. J'ai beau la diminuer systématiquement pour payer moins cher le don qu'elle me fait, elle est plus grande que moi! elle est plus grande que moi! Son sacrifice, je sens

bien, en conscience, qu'il le fallait pour assurer notre amour, ou plutôt mon mâle amour; mais je ne suis excusable que d'avoir obéi au torrent d'un instinct éternel, qui veut que notre compagne soit seule responsable du commun bonheur. Nous ne sommes jamais, si distingués, messieurs que nous paraissions, que les nourrissons voraces de la femme, exigeant tout d'elle, depuis le premier mois de la conception, et nous arrangeant généralement à mourir les premiers pour lui remettre le poids de notre dernier soupir. Un être instinctif et avide, voilà ce qu'est ton mari, ma pauvre Odette! Odette, Odette, viens! il faut que je te dise.....

LES DEUX NAUFRAGES

Par le Métropolite de la rue Daru, madame Causse, la veuve du colonel Bernard Causse, tué en 16 à Sailly-Saillisel, avait sous-loué une partie de son appartement de la rue de Courcelles à des Russes réfugiés. Cela ne se voyait pas. Cela se savait à peine. Tous les mardis il y avait des cliquetis de sabres dans son grand salon où, avec l'idée de marier Estelle, on recevait l'armée. Souvent, le dimanche, on priait à dîner la générale de Vierzerac et son fils. Et l'on avait fini par essayer des parties de danses, le samedi soir, tous meubles disparus dans la salle à manger

et le salon. Estelle portait des tuniques ravissantes, souples et faites de perles, qui valaient un prix fou. Elle était loin de paraître ses trente ans, quand elle dansait, les hanches minces comme une Égyptienne, où l'étoffe de sa robe avait l'air de choir sans point d'appui. Ses pieds appliqués et pensifs, étroitement conjugués avec ceux de son danseur, dessinaient sur le parquet des arabesques en y mettant encore plus d'effort que de passion. Madame Causse, calculatrice et cachant son souci, était assise contre le mur en compagnie de mères à l'équivoque cinquantaine. Elle observait sans cesse la nuque garçonnière, les yeux spirituels, le menton petit d'Estelle, toute sa figure, qu'elle trouvait jolie, ce par quoi elle pensait qu'une fille gagne un mari.

Mais où étaient donc les Russes?

Chaque matin, la brave petite Estelle sortait, une serviette sous le bras comme une étudiante. Étudiante, elle l'avait été au temps de son bachot. Maintenant elle n'étudiait plus, elle enseignait — sous le manteau. « Quelques leçons, avouait à des intimes,

madame Causse; pour faire plaisir à ses jeunes amies. » Mais peu de personnes connaissaient cette déchéance, et vis-à-vis du monde, par leur tenue, leurs toilettes, leurs habitudes, toute leur apparence, ces dames restaient du monde, impeccablement. Et c'était bien ce qui provoquait la stupéfaction de tous ceux qui n'ignoraient point que leur fortune, réduite strictement à la retraite du colonel, ne payait même pas l'appartement.

Mais, arrivons-en aux Russes.

Vous n'avez certainement pas oublié ce qui se passa devant Wladivostock où l'amiral Doutourline, animé d'un sombre et démodé génie, fit sauter son cuirassé qui coula de ce fait deux croiseurs japonais. *Much noise for nothing*, dirent les Anglais; l'amiral en réchappa néanmoins, car c'est lui, ce puissant vieillard portant la casquette et l'habit bleu lavé de l'asile de Nanterre, qui le mercredi et le dimanche matin, podagre, mais la barbe au vent, s'achemine sur sa canne, par l'avenue de Neuilly, vers la rue de Courcelles, où il va déjeuner chez ses enfants, Oskol et Alexandra.

Devant la rue Daru, il lance au passage un regard pieux et patriotique aux bulbes aériens et dorés de l'église orthodoxe : il tourne, le voici arrivé enfin. L'ascenseur inhospitalier dans le fer forgé de sa cage n'attire aucune représaille de la part de ses yeux clairs, agrandis jadis sur la Mer Blanche, et il s'engage dans l'escalier de service, butant un peu de sa canne et de ses pieds lourds, jusqu'au cinquième étage.

C'est là qu'à midi, son fils, en ciré de chauffeur d'auto, et Alexandra Ougonieff, serveuse au thé du « Petit Ane blanc », l'attendent, dans le demi-appartement sous-loué par les dames Causse. Cela consiste en une cuisine, deux grandes chambres et un cabinet. Vous vous demandez, dans ce cas, où peuvent bien dormir madame et mademoiselle Causse, et où doit, la femme de service, cuisiner leur repas. Eh bien! c'est fort simple. La nuit, grâce à des divans magiques, s'épanouissant en lits, le salon devient chambre à coucher, et l'on a monté une cuisinière dans la salle de bains. Tout cela fait du confort

assez indirect et, si l'on peut dire, au second ou troisième degré. Mais avec quelques efforts, et en se levant matin, vous ne sauriez croire comme c'est pratique. Dès neuf heures, tout l'ordre est rétabli, ces dames sont prêtes et l'on sent le luxe dans la maison.

Les Doutourline, eux, mangent tous trois, à une petite table dans la cuisine. L'amiral, déboutonnant sa veste bleue de l'asile qui comprime un thorax élargi naguère à d'héroïques régimes, en tient un des côtés. Madame Ougonieff, avec des gants de peau blanche, plissés par de grosses pierres à chaque doigt, sert des victuailles toutes cuites, dans la crainte d'abîmer aux casseroles ses mains de cire, son gagne-pain. Ce sont poulets froids, homards en mayonnaise que le taciturne Oskol, courbé sur son assiette comme au volant, lors d'une course sur route, décortique d'un couteau court, et l'on voit du cambouis aux commissures de ses ongles.

— Oskol! lui dit sa sœur en français, vous n'avez pas encore changé de linge!

Elle rit de toutes ses dents, comme si elle

se faisait un jeu d'édifier, en accumulant l'un par-dessus l'autre tous les signes de leur déclassement, un monument de malheur qui soit encore gigantesque. Son mari, un capitaine des Gardes de la Tsarine, Serge Ougonieff, a été massacré par les Chinois en 18. Il avait des domaines immenses dans le Sud. Il se plaisait à parer Alexandra comme une idole. Elle a porté des robes toutes recouvertes de cailloux du Rhin, comme une ondine ruisselante d'eau. Aujourd'hui, son peignoir crasseux, la femme de ménage des dames Causse qui, dans la salle de bain voisine, apprête les lentilles ou le riz du déjeuner — ces dames ont si petit appétit, qu'elles ne sauraient supporter davantage — n'en voudrait pas sur son dos. Quand elle s'attable, ses mains dégantées apparaissent éblouissantes. C'est Oskol qui, gagnant quatre-vingts ou cent francs par jour, lui « dégage » ses bagues une à une. Tranquille d'avoir pieusement déposé dans l'assiette paternelle le quart du poulet, elle dissèque un petit os en bavardant.

— Comme c'est bien, que Dieu ait mis l'illusion dans le cœur de l'homme. Le violoncelliste du « Petit Ane Blanc » est amoureux de moi. Si je passe devant l'orchestre, mon plateau au bout de mes doigts, il est sûr de manquer la mesure. Je lui ai offert une tarte aux cerises, l'autre jour, et il est maintenant heureux parce qu'il croit que je suis sa cousine et qu'il aura ce qu'il voudra.

— Vous êtes dégoûtante, fait une voix sourde qui sort de la masse noire du ciré de chauffeur et de la chevelure crépue courbée sur les victuailles; vous n'irez jamais à ce petit musicien, et vous le trompez par vos coquetteries.

Alexandra éclate de rire :

— Mais il n'y a pas de bonheur, Oskol, rien n'existe, rien, que l'illusion. Avec ce gâteau, je lui ai donné tout ce qu'il y a de meilleur dans la vie; jamais il ne sera si heureux qu'il n'a été là.

A travers les portes fermées, dans cet instant, arrive comme filtrée par de successives cloisons de toute sa matérialité, une

mélodie vaporeuse. Un prélude, d'abord, chargé d'anxiété comme il sied, et qui force les nerfs de toute l'attente, de tout le désir de ce qui va suivre; puis soudain, la voix d'Estelle.

Cette fois, le ciré s'effondre complètement sur la table, madame Ougonieff, grisée de plaisir, renverse au cliquetis des boucles d'oreilles, sa brune figure, fortement poudrée d'ocre et l'amiral, dont la barbe est constellée de gelée, bat à la faveur d'un pilon secourable, le rythme de barcarolle. La palpitation musicale voluptueusement balancée, à la manière russe — car c'est la romance de la « Nuit de Mai », de Rimsky-Korsakow — s'élève avec des zigzags d'oiseau qui monte, jusqu'aux ultimes altitudes du piano. Et le soprano fluet d'Estelle figure assez bien cette capricieuse alouette qui va toujours porter plus haut sa cadence de berceuse.

Tous les Doutourline sont sensibles à l'attention de mademoiselle Causse. Oskol, lors des notes suraiguës, a relevé son visage hâlé, où la pression des deux poings vient de

mettre du rouge aux pommettes. Il a complètement l'air d'un acteur, d'un grand artiste, très bien grimé en homme du peuple. Dans ses yeux, à cette minute, on sent des rêves, des visions du passé, en suspension, comme des sels mal solubles dans de l'eau. Il réentend Chaliapine, aux grandes soirées de Saint-Pétersbourg, au milieu de l'illumination d'un gala, quand l'Impératrice était dans sa loge. Il se lève et ouvre la porte pour le second couplet. Il boite un peu, Oskol. C'est d'une balle dans le fémur reçue en 18, quand, ingénieur à l'usine d'électro-métallurgie de Kiew, il a combattu seul dans un atelier contre les ouvriers braseurs. Le lendemain on a cru relever son cadavre, sous une machine. Le reste serait trop long à vous raconter. Mais c'est dommage qu'il soit demeuré boiteux. Voici maintenant toute la famille dans le vestibule, l'amiral reboutonnant en hâte sa veste de l'hospice où ses décorations s'alignent comme un échantillonnage pour ouvrage de dames en soies de couleurs. Et dans une propagation incon-

sciente, madame Ougonieff, en son peignoir de réfugiée, vient frapper à la porte du salon.

Estelle quitte le piano. Madame Causse voit la grande barbe grise du vieux Doutourline incrustée de topazes gélatineuses, s'incliner sur sa main. Elle met une affectueuse condescendance à s'écrier :

— Bonjour, amiral. Comment allez-vous, amiral?

Estelle et Alexandra sont amies. Cette princesse d'Asie, dans ses robes sordides, rappelle à la Parisienne, un conte de fée. Plus encore que le massacre de Serge Ougonieff, la mort mystérieuse d'Igor, son deuxième fiancé, tué en préparant la fuite d'Alexandra, l'auréole. Et quel inexorable rire résonnant à toutes les secousses, à tous les souvenirs! Estelle, tirant à elle les deux mains de cire, veut la faire asseoir. Alexandra s'excuse sur son peignoir qui noircirait le damas rose du fauteuil Louis XV.

— Nous autres Russes, dit-elle, dans un accès de gaîté, nous avons tant souffert! Tout cela nous est égal à présent. Nous sommes

des chats sauvages domestiqués dans les salons pendant des siècles. Nous donnions la patte et faisions le beau, et nous roulions en rond sur les tapis. Mais la faim nous a rendus à la vie barbare et les choses de la civilisation n'ont plus à nos yeux les mêmes valeurs qu'aux vôtres. C'est pour manger que, désormais, nous vivons.

Là-dessus Estelle se récrie :

— Voyons, on ne retourne pas aux forêts de cette manière. Dès qu'on a ça de raffinement dans le sang, on lutte, on se cramponne à la Cité humaine.

— Ah! vous autres Français, vous êtes des instruments élastiques que rien ne brise. Le malheur peut vous courber un instant; vous ne perdez pas un pouce de votre taille vraie.

Oskol, comme de coutume, reste bouche close; il feuillette la musique d'Estelle, ses brunes narines ouvertes. Et là-bas le vieux Doutourline, l'estomac satisfait, réplique à madame Causse :

— Mais non, madame, mais non, l'hospice

est fort agréable; fort agréable. La nourriture? Mon Dieu, quand en 1889 je suis venu à Paris dans l'escorte de notre regretté Souverain et que nous fûmes reçus (j'étais *midship* alors) place de la Concorde, on mangeait mieux qu'à Nanterre. Mais tout ce qui est français est toujours délicieux. Ainsi j'ai pour voisin de lit un aimable homme qui prétend que sa patrie est Ménilmontant, mais ce pays doit être en France. Le goût des alcools dispendieux l'a conduit là où nous sommes lui et moi pour des raisons différentes. Lorsque tout dort, il m'appelle à petit bruit : « Hé là! grand-père, tu veux un cigare? » Et comme ses mains sont atteintes d'une maladie contagieuse, il me le passe au fond d'un cornet de papier. Cela est très délicat. Grâce à lui, je retrouve à l'asile, quotidiennement, mes cigares préférés. Il se refuse à dire d'où il les tient. Son fils est plongeur au Cercle de la rue Royale.

Et enfoncé dans la plus belle bergère du grand salon, l'amiral s'abandonne à un rire généreux, un rire de nabab qui arrête, sur

les lèvres de madame Causse, les propos de commisération que la sensible femme, avec toute l'onction française, préparait depuis une minute.

— Oskol est heureux de retrouver de la musique, confie à Estelle madame Ougonieff. Il était si passionné pour Rimsky et pour Borodine, Oskol! Il avait une voix si ensorceleuse! La Grande-Duchesse Alexis qui l'invitait parfois avec nous disait qu'il chantait comme un dieu.

— C'est vrai, monsieur Oskol? demande Estelle.

Oskol se contente de rire en silence; il découvre ses dents de loup qui luisent comme dans un visage d'homme de couleur, tant il est hâlé, tanné, cuit par le soleil, la pluie, le vent ou les clairs de lune, depuis deux ans qu'il traîne son taxi de sept heures du matin jusqu'à la sortie des théâtres entre Montmartre et Vaugirard, la Muette et la Gare de Lyon, fertile en pourboires magnifiques.

***

La nuit, dans ce même salon, tout change. Une petite veilleuse à l'huile dans son globe d'albâtre, flamme modique mais vivante, qui n'a pas l'américaine fixité électrique, anime l'ombre, éveille la masse des fauteuils dorés, repoussés autour du piano ; et d'autres personnages s'introduisent, dans un vol mou, velouté et invisible, qui tournoient silencieusement autour des deux couches basses dont les draps traînent à terre. Là-bas, sur l'oreiller, repose la nuque rasée d'Estelle, sa tête petite aux cheveux drus de poulain, qui feint le sommeil. Ici la veilleuse éclaire le visage blanc, amaigri par la maturité de madame Causse, dont les yeux grands ouverts ne quittent pas l'autre lit, surveillent les hôtes fantomatiques qui le hantent. Estelle ne dort pas. On le sait bien. Sa tête roule trop d'une oreille sur l'autre, son mince corps cherche trop sur ce matelas de camp le creux introuvable de repos. Et distinctement, comme s'il

était là, en chair et en os, apparaît à madame Causse, la forme astrale et fuyante du fils de Vierzerac, son veston pincé, ses épaules un peu tangantes, sa tête fine où un reflet luit sur les cheveux cirés.

Où en étaient-ils Estelle et lui? se demande en un cauchemar cette mère devant le Sphinx. Se sont-ils embrassés, le soir qu'ils étaient seuls dans le salon? S'est-il posé en prétendant? Elle, Estelle ne prononçait jamais son nom. Quel signe d'amour chez une fille ténébreuse! La vérité, c'est que la Générale de Vierzerac a fait part cette après-midi, aux dames Causse, des fiançailles de son fils et qu'Estelle ne s'endort pas ce soir. Comme un orage dans une âme peut être silencieux pour que la petite tête d'Estelle roule si doucement, avec si peu de bruit sur l'oreiller. Et madame Causse qui ne bouge pas, alors que son plus plausible espoir de marier Estelle croule! A ce moment, sans plus de tapage que de grandes chauves-souris, passent dans le salon d'autres fantômes encore plus falots; des sous-lieute-

nants sur lesquels on avait compté, un jeune avocat; même un attaché de cabinet. Estelle est si jolie... On avait pu croire... Et madame Causse pense à l'avenir d'Estelle. Sous peu, elle va vieillir. Elle apparaît déjà perdue dans l'île déserte de son célibat, vouée à cette triste ingéniosité de Robinson qu'ont les femmes seules et pauvres dont la vie, sous le régime du minimum absolu, doit se passer à escamoter le strict nécessaire. Madame Causse essaye d'établir ce que sera le budget d'Estelle, une fois la mère et la pension du Colonel disparus ensemble. Et voilà que surgissent, à pas de loup, d'autres ombres. La couturière des tuniques modernes d'Estelle, madame Bonté, en robe démodée, un papier à la main : son petit mémoire. Et le tapissier en veste de lustrine, son mètre jaune à la poche, dont les yeux mêmes sont créanciers et font défaillir madame Causse. Et le chef des livraisons de la maison de charbon, homme sans délicatesse et qui humilie ces femmes du monde en leur reprochant de se chauffer quand elles ne peuvent payer les tonnes d'anthracite qu'elles brûlent.

Et ces affreux personnages de tragédie, à force de circonvenir madame Causse de leurs tournoiements, entraînent son esprit engourdi dans les zones plus ténébreuses encore du sommeil et du songe. La voilà stabilisée tout à fait dans le lit de camp et les yeux clos. Mais jusqu'à l'aurore, Estelle appliquée à trouver pour son corps nerveux la place décisive, la cherchera, sous mille attitudes, dans un mouvement incessant et sans résultat.



C'est toujours un sujet d'étonnement pour madame Causse, lorsque au premier du mois elle se présente chez ces pauvres Doutourline pour le terme de l'appartement meublé, de voir Alexandra plonger ses doigts jusqu'aux bagues dans un carton à chapeau usagé où stagne jusqu'à plein bord un petit océan aux flots bleus fripés de papier monnaie français. C'est Oskol qui, en rentrant le soir, vide là dedans son portefeuille crevé

de billets. Madame Ougonieff cherche ceux de cinq cents francs qui nagent entre deux eaux, sans cassure, sous les vagues de dix et de vingt francs. Souvent elle en ramène quatre ou cinq d'un premier coup d'hameçon.

— Ces gens-là sont loin de mourir de faim, a-t-elle coutume de dire. Mais ils sont tombés au dernier degré de l'échelle sociale.

C'est pourquoi elle ne les a jamais reçus à sa table que, cependant, l'argent de leur terme entretient, en même temps qu'il solde la totalité de l'appartement. Chaque fois qu'Estelle a demandé pourquoi l'on n'invitait pas ces pauvres Doutourline, elle n'a jamais manqué d'entendre :

— Non, non, chérie, malgré toute la pitié que j'ai pour eux.

Et voici que ce soir, Estelle ne sait pourquoi, sa mère a changé d'idée, et veut les prier à déjeuner pour dimanche.

— Mais, dimanche nous aurons madame de Vierzerac ! s'écrie Estelle effrayée.

— Cela flattera ces pauvres gens.

— Et l'amiral sera là?

— Justement. Il a de nobles manières qui sauvent tout. Quand il dit : « Mille grâces » au lieu de merci, ou : « Daignez, madame » pour : « voulez-vous », et toutes ces formules françaises d'il y a cent ans, passées en Russie, avec Joseph de Maistre, on oublie leur déchéance. Et puis il enfilera, j'espère, son uniforme.

Il ne l'enfila pas. Dans le cercle des fauteuils dorés du salon, devant la Générale qui venait de marier son fils, il entra, arborant son habit d'hospice où ses vastes pectoraux soulevés par l'asthme n'étaient pas de trop pour étaler les émaux blancs, verts, améthyste et bleu de Prusse, de ses croix étagées sur plusieurs rangs; la Légion d'honneur et l'Ordre de Saint-André, l'Aigle Blanc et Saint-Wladimir, Sainte-Anne et l'Ordre de Stanislas. Le signe des Braves, Saint-Georges, tombait tout seul au bout de son ruban jaune et noir sur son abdomen imposant de patriarche. Et, traînant derrière lui le sauvage Oskol et Alexandra dans sa petite

robe noire de serveuse, il baisa la main des trois dames en les comparant chacune à une fleur différente, comme dans les romans de 1820.

Quand il interpellait son fils il le traitait de : « Cosaque du Don », et attribuait à Estelle le nom d'Étoile du Matin. Madame Ougonieff assise à table auprès de sa jeune amie, la complimentait, disait qu'il n'était que les Françaises pour contenir tant d'esprit dans le cercle étroit de leur prunelle. Et quand elle cessait de parler, elle ne cessait pas de peser du regard les perfections d'Estelle, son menton rose bien dégagé, le sourire effilé de ses lèvres, son nez gourmand, comme on détaille un chien de luxe qu'on a envie d'acheter. La Générale, ancienne infirmière major, commença par traiter Oskol et son père comme de grands blessés. Elle disait « vos malheurs », « votre sort abominable », « vos terribles épreuves », comme elle prononçait, autrefois, « Votre fracture, vos plaies ou votre gangrène ». Tout le monde, d'ailleurs, affectait des égards et une

bienveillance compatissante envers ces victimes du sort, comme des riches qui reçoivent des pauvres. On les aurait aimés dolents, plaintifs et humbles. Malheureusement ils ne pouvaient l'être. Ils étaient encore trop Russie des Tsars, ploutocratie orientale des nobles, satrapes slaves, même Oskol qui ne disait mot, riait comme un prince quand madame Causse insinuait, avec condescendance, que son métier de chauffeur était bien fatigant.

— Oskol! reprenait Alexandra, si vous l'aviez vu en Russie! Quelquefois, chez la Grande-Duchesse, en Ukraine, on soupait à deux heures du matin, à trois heures on était encore à table, et Oskol; qui ne chantait bien que quand il avait bu beaucoup de champagne, faisait alors de la musique. Au petit jour, on le voyait bondir sur son auto pour rejoindre son usine, où il devait se trouver dans la matinée. Il avait cinq cents verstes à faire; la distance d'ici Lyon, je pense.

Et l'Amiral :

— Oskol, c'était un lascar, comme vous dites en France. Il est né le jour que j'ai, à Saint-Pétersbourg, reçu l'amiral Gervais en 91. Madame Doutourline travaillait pour lui là-haut, tandis que nous dînions. Au dessert, on est venu m'apprendre que j'avais un fils. L'amiral Gervais me dit, avec cet air de pince-sans-rire qu'il avait, qu'il ne serait pas enchanté du service, si on ne lui présentait pas le petit enfant sur un plat. Pour flatter mon hôte français, les nourrices l'apportèrent dans des coussins de plumes. Il avait déjà le teint violent et la voix haute. L'amiral lui fit le souhait de ne point s'occuper des femmes, que lui avait prises en grippe, mais d'avoir des forces plein son corps et son cœur. Du premier souhait, je ne sais ce qu'il advint, mais je vous jure que l'animal, lorsqu'il n'avait point la patte cassée, ne craignait pas grand'chose au monde !

Et, là-dessus, une quinte de toux saisit le vieux, fatigué de parler et de rire. Rien pour lui qui ne tournât à la gaîté. On aurait dit que dans ce parcimonieux repas des petites

bourgeoises parisiennes, où tout était mesuré, marchandé, rogné, sous un effort méritoire tenté pour singer le luxe, le vieil amiral fantaisiste de Wladivostock retrouvait encore l'enivrement de ces champagnes coulant dans des coupes d'or au temps des innocentes orgies. Et il n'avait bu, entre le rôti de bœuf et la salade, que du vin d'Algérie acheté la veille en réclame chez le plus prochain épicier.

Les dames Causse finissaient par ressentir le poids de l'impérissable grandeur attachée à ces aristocrates. Quelle figure eussent-elles faite, il y a dix ans, chez l'amiral? Madame de Vierzerac elle-même avait beau s'enfler, citer ses relations, des noms de ministres, d'attachés militaires, on sentait qu'elle s'essoufflait à se faire aussi grosse que les Doutourline, tandis que ceux-ci, l'opulence, la puissance, coulaient naturellement de leurs souvenirs. Estelle ne put s'empêcher de soupirer en regardant madame Ougonieff.

— Quelle vie agréable vous aviez!

— Ma chère, répondit la jeune femme, pas tant que vous ne croyez. Les jours que je n'allais pas au bal, je m'ennuyais mortellement. Combien de collections de la *Novoié Vrémia* j'ai ainsi réduites en petits morceaux en des après-midi d'oisiveté.

— Pourquoi faire? demanda Estelle.

— Pour occuper mes doigts, dit madame Ougonieff.

***

Après tout, madame Causse n'était que la fille d'un petit bibliothécaire de province. Chez elle, toujours l'on a coupé un sou en quatre, et c'est dans une imaginaire grandeur qu'on vivait. Mariée au capitaine Causse, il avait fallu faire bonne figure avec des appointements étroits. Mais cette figure, toujours on l'avait faite; meilleure à mesure qu'un galon survenait. Combien de Françaises dont toute la seconde religion réside en ces mots : « Tenir son rang. » Elles servent magnifiquement, sans le savoir, le coup d'œil social,

Mais surviennent des Grands, des vrais, elles perdent pied.

Les Doutourline finirent par intimider madame Causse, c'était leur authenticité qui émouvait; comme les vieux meubles. Il n'y eut qu'Oskol avec qui elle se sentit à l'aise, parce qu'il n'avait jamais rien dit; ce qu'elle imputait à faiblesse. Et elle profita de ce qu'il était seul, un matin, dans la cuisine, pour aller lui demander une avance sur le prochain terme. C'était à cause de madame Bonté, la couturière, qui devenait menaçante, armée de son petit mémoire. Mais, pour sauver les apparences, elle raconta l'histoire d'une de ses parentes pauvres qui aurait un immédiat besoin d'argent.

— Tout, tout ce que vous voudrez, dit Oskol, avec impétuosité.

Il ne riait plus, mais il parla. Et c'était alors un autre grand seigneur que son père. Il parlait pour que madame Causse n'eût rien à dire. Même pas merci. Et il disait qu'eux, les Doutourline, sans être morts tout à fait, dans la rafale russe, n'étaient plus qu'à peine

vivants. On avait rogné le rayon de leur vie, expliquait-il, on avait réduit leur place sur la terre. A l'égard de cette compression, l'argent prenait pour eux une survaleur : il s'établissait entre leur défaut de besoins, et l'argent, un change favorable véritablement écrasant, un déséquilibre. Tout ce qui pouvait augmenter en quelque sorte le débit de leur existence, en créant un appel d'argent, c'est-à-dire un besoin, les sauvait en les accroissant. Dépenser, pour eux, c'était une façon de revivre.

Madame Causse, qui ne comprenait environ que les deux tiers de cette pensée abstraite, était néanmoins très émue. Le carton à chapeau lui fut offert à deux bras, par ce brun cosaque crépu aux yeux lointains, qui, comme un esclave, la priait d'y puiser. Elle trouva cela ridicule et refusa de se servir elle-même.

L'après-midi, elle reçut une enveloppe.....

L'intimité devint plus grande. Pour un oui, pour un non, Estelle et Alexandra étaient l'une chez l'autre. Le matin, entre dix heures et midi, Estelle était sûre de trouver son amie en peignoir, assise sur le lit nuptial du

colonel et de madame Causse et fumant de ces cigarettes natales qu'on fabrique encore à Anvers. Ce fut seulement à cette époque-là qu'Estelle avoua les leçons qu'elle donnait clandestinement.

— Mais c'est admirable, dit Alexandra. A votre place...

— Chut, dit Estelle. Si l'on savait cela, tout l'effort que nous avons fait jusqu'ici pour rester nous-mêmes, deviendrait inutile.

Oskol s'arrangeait pour revenir déjeuner rue de Courcelles, au lieu de s'attabler à midi, au hasard des quartiers, avec des maçons, devant des plats du jour, comme il faisait naguère. Pour qu'il chantât, les dames Causse achetèrent du champagne qui était, avait dit Alexandra, la condition de sa voix. Et en effet, un jour, après trois flûtes, dont sa lourde mâchoire menaça le bord fin, il céda à Estelle et la suivit au piano. Il chantait en russe, avec des syllabes barbares, un rythme infernal, dans tout son corps des secousses de danseur et des notes de ténor d'une douceur de violon.

— Oh! cela me rappelle... cela me rappelle... disait madame Ougonieff, les yeux rivés au tapis.

Et relevant son visage en pleurs, elle éclatait de rire.

— N'est-ce pas qu'il aurait pu entrer au théâtre, Oskol?

Quelquefois, il apportait des fleurs à Estelle. Sa timidité de déclassé le lui rendait abordable. Elle devenait familière avec lui, le gourmandait comme un gamin pour le prix de ses présents, ses mains noires, les fripures de son ciré de chauffeur, son mutisme. Elle avait avec lui les coquetteries banales et sans conséquence d'une fille désespérée. Un jour ne s'avisa-t-elle pas de lui apprendre une danse nouvelle. Il résistait. Ses petites mains s'accrochèrent aux puissantes épaules de toutes leurs forces; enfin il consentit; ses souliers à clous épousèrent, sur le tapis, les pantoufles pointues d'Estelle dans le dessein compliqué de décomposer un fox-trott. Ses dents luisaient de béatitude, et Alexandra, qui tenait le piano, devait, toutes les dix minutes,

se pencher à la fenêtre pour s'assurer si le taxi, en bas, étalait toujours bien sa caisse rouge et son capot boueux en bordure du trottoir.

A brûle-pourpoint, quelquefois, lorsque les deux amies se rencontraient entre deux portes, cette tendre sœur soupirait :

— Mon pauvre Oskol!

Et elle fixait ses yeux de chèvre sur Estelle qui répondait :

— Les hommes ne sont jamais à plaindre.

***

Un dimanche, les dames Causse eurent la surprise de voir entrer au salon madame Ougonieff et le père de celle-ci équipé d'une manière assez spéciale. D'abord des gants de peau blancs terminaient en une note saugrenue l'accoutrement bleu de l'hospice. Et non seulement, sublime anachronisme, ses décorations, croix et plaques éclatantes, s'oubliaient sur cette livrée de misère, mais son épée d'amiral, à la garde d'or ciselé; se mésalliaït encore, par l'acharnement d'un

ceinturon opiniâtre, avec le pantalon rapiécé naguère, lors d'un vieillard aujourd'hui défunt.

— Madame, commença-t-il...

— Excusez papa s'il est un peu burlesque, interrompit madame Ougonieff, il a tenu à ces insignes pour marquer la cérémonie de sa démarche.

Les dames Causse, très sérieuses, saluèrent. L'amiral reprit :

— Madame, faites-moi la grâce de m'accorder pour mon fils Oskol Doutourline la main de mademoiselle votre fille.

La moins stupéfaite fut Estelle, encore qu'elle n'eût jamais adopté officiellement l'idée que le chauffeur l'aimât. Mais madame Causse ne vit là qu'une histoire extraordinairement comique. Encore jeune d'esprit, elle se sentait prise d'un accès de gaîté en imaginant cette union du ciré usagé et de la fauve tunique d'Estelle. Elle n'eut pas trente secondes d'hésitation pour répondre : « Nous sommes très honorées, etc..., mais sans préjuger de ce que pense ma fille, je puis vous

dire dès maintenant, monsieur, que ce mariage ne me paraît pas possible. »

Alors commença la joute entre les deux civilisations, si fraternelles à la surface, si éloignées par les grands fonds, que ces quatre personnes représentaient à parties égales. Le père Doutourline reprit la parole, et cela n'était plus comique. Il disait : « Oskol est un noble enfant. » Il le montrait élevé dans les dentelles, régnant à cinq ans sur une armée de servantes; à douze ans, l'esprit ciselé par un précepteur français; à dix-huit ans, envoyé en Allemagne pour apprendre l'industrie, avec un faux air de Pierre le Grand, d'un Apollon adolescent livré à Vulcain; revenant avec un nouveau génie : l'inspiration de la machine; sacrifiant au dieu slave du rêve, lors des équipées en auto, traversant pendant des nuits entières des forêts où grouillent les loups; luttant seul un jour contre quarante ouvriers ivres d'une utopie féroce; puis, dès le seuil de cette maison, tombant en adora tion muette devant mademoiselle Causse, terrassé. Voilà six mois que cela durait,

— Il est devenu complètement fou, Oskol, renchérissait Alexandra.

Droites sur leur fauteuil, appliquées à ne pas perdre un point du taux de leur cours social, Estelle et sa mère, très pâles, frémissaient sans rien dire. Elles soutenaient là un très vif assaut, ces deux bourgeoises médiocres attaquées par la lourde et sauvage valeur de ces aristocrates asiatiques. Mais il y avait une réalité immédiate, à laquelle leur esprit français se raccrochait. Estelle ne pouvait cependant pas épouser un chauffeur de taxi. Il s'agissait de ne pas s'égarer. C'était sur le terrain de cette vérité concrète qu'on luttait.

— Qu'avez-vous à reprocher à Oskol? demanda madame Ougonieff.

Elles répondirent ensemble : « Rien. »

— Estelle ne serait plus seule, continuait madame Ougonieff. Vous ne seriez plus inquiète. Il est si bon, Oskol!

Alors madame Causse, dans la crainte d'un fléchissement d'Estelle, s'empressa :

— Ah! je sais. Mais nous autres, Français, voyez-vous, nous ne pouvons pas accepter

comme vous ces abdications du rang, ni subir la déchéance sociale ainsi qu'une maladie. Vous consentez à placer les besoins réels de l'individu avant ceux du rôle mondain, et vous adoptez du déclassement tout, même ses plaisirs; vous semblez mettre un orgueil désespéré à couper les liens sociaux, vous abandonnant ainsi à une liberté tragique, facile et quelquefois triviale, alors que nous autres, nous ne savons vivre qu'assujettis par ces liens qui nous habillent, nous forment un vêtement que nous ne voyons pas tomber sans une honte inexprimable. Il n'est pas de besoins réels pour le Français. Ses nécessités artificielles sont seules de premier ordre et il va les chercher dans les yeux du monde, fixés sur lui. Nous sommes pauvres, amiral, terriblement; mais à l'égard du monde, depuis tantôt dix ans que je suis veuve, nous avons toujours montré le même visage et gardé la même place. Cela a été l'œuvre de toutes mes minutes, et la rançon de sacrifices inouïs. Nous sommes restées femmes du monde. Vous voudriez que du

jour au lendemain, même au prix d'un grand sentiment, je laisse Estelle tomber dans... Non, amiral, non, je ne puis pas. Ma pauvre petite souffrirait trop : les pourboires, le cambouis, la mise; puis les propos de nos relations. Je sais, vous trouvez cela étroit, mesquin, petit. En détail, peut-être, cela paraît ainsi; mais l'ensemble fait la société française. Nous sommes des êtres sociaux.

Le vieux Doutourline, accablé, collait contre sa poitrine sa barbe en éventail qui voilait sa glorieuse orfèvrerie. Alexandra, s'écria, en dernier recours :

— Mais vous, Estelle, parlez! parlez!

Estelle toute tremblante, mais dont la sensibilité de jeune fille n'aveuglait pas la parfaite raison, expliqua :

— Certes, monsieur Oskol me plairait beaucoup mais je n'avais jamais envisagé que nous puissions nous marier. Cela ne me serait d'ailleurs pas possible; je suis trop éloignée de ce sombre courage qui vous fanatise devant le malheur, vous le représente comme un nouveau tsarisme, vous précipite au-

devant de ses décrets. Vous outrepassez votre destinée, vous allez plus loin qu'elle ne l'exige. Moi, je ne comprends pas cela, qui ne lui cède que ce que je ne puis défendre sur elle. Vous autres, quand vous faites naufrage, vous vous laissez couler à pic. Moi, Dieu merci, je sais nager.

— Venez, père, dit madame Ougonieff en se levant, ces dames ont raison, notre proposition était absurde.

— Mais! prononça en dressant en l'air un doigt noueux le vieux chimérique de Wladivostock, Oskol, le jour où l'Empire ressuscitera de ses ruines, redeviendrait...

— Non, venez, père.

D'ailleurs, il était l'heure, pour elle, d'aller servir le thé au « Petit Ane Blanc ».

***

Quand vient le soir, tout ce qui se passe chez les Doutourline, les dames Causse l'entendent à travers la cloison. Ce soir, dans le salon plein de fantômes, c'est Estelle qui,

la première, a immobilisé sur l'oreiller sa nuque paisible, pendant que sa mère passe la revue mystérieuse des relations mondaines qui défilent, interrogatrices, et satisfaites de l'acte accompli. Par moment, les ombres disparaissent et madame Causse écoute les pas d'Alexandra et les chocs de vaisselle qui résonnent, dans la cuisine. Ensuite, tout se tait. A une heure du matin, c'est le retour d'Oskol. Un colloque s'engage dans la chambre d'Alexandra, avec la volubilité de la langue russe dont les labiales glissantes viennent jusqu'ici.

Après s'établit un grand silence, un silence de tombeau qui empêche madame Causse de dormir. Il est bien trois heures du matin, quand elle pense :

— Pour trouver d'autres locataires, je retournerai voir le Métropolite de la rue Daru.

L'HOMME QUI N'ÉTAIT PAS FAIT POUR ÊTRE UN SAINT

Achille était né querelleur, orgueilleux, avide, égoïste, arriviste et bouillant. Au surplus, dès quinze ans, une figure à la perdition de son âme, disaient les dames de Meung-sur-Loire, quand il passait. Le mol désordre de ses cheveux châtains, l'éclat de soie de ses yeux bleus là-dessous n'annonçaient pas que ce garçon se ferait séminariste. En attendant, il boxait ses camarades du collège, cassait des nez, brisait des dents, pochait des yeux, mettait en vers la femme du percepteur, une beauté dont il ne pouvait mieux user, et, à force de scènes violentes, extorquait à son

père, le notaire le moins riche de Meung, des allocations hebdomadaires qui allaient jusqu'à vingt-cinq francs.

Rien des sollicitudes d'une éducation méticuleuse n'y faisait. Autant adresser des admonestations à la Loire, vers le mois de décembre, quand elle commençait à lécher les talus des levées. Les principes d'honneur et de vertu dont il était bourré, tant au collège par ses maîtres ecclésiastiques qu'à la maison par ses parents, lui étaient administrés avec une telle force qu'il en éprouvait comme des meurtrissures; et il portait son éducation à l'état d'ecchymoses spirituelles.

Mais si les sermons le blessaient, il n'en demeurait que plus fougueux dans les sept sens des péchés capitaux.

C'était la désolation de ses bons parents qui ne pouvaient douter qu'il ne tournât mal.

Ils habitaient nécessairement sur la place de l'Église. Le soleil, au-dessus du perron, forçait les panonceaux, comme une coquille dorée, de s'ouvrir béants. La façade était blanche; l'étude, sur le jardin; la salle à

manger Louis XIII et la bibliothèque aux colonnes torses, dans le salon habillé de housses. C'était cette maison qu'ils avaient de tout temps rêvé de léguer à leur fils unique, avec les dossiers qui distillaient, dans les cartons verts de l'étude, l'odeur juridique et capiteuse des héritages, des nues propriétés et des blancs-seings.

Mais, dès sa dix-septième année, Achille se révulsa devant un tel avenir, et en face d'un père et d'une mère frappés de la foudre, sous la suspension à pétrole, cet enfant du xxe siècle dénonça les points principaux du programme serré de sa vie.

Le premier article était qu'il n'avait pas envie de s'ennuyer en ce monde : les déficits que Meung lui avait toujours offerts, il avait résolu de s'en dédommager à Paris. La modestie d'une aisance dont la Caisse d'Épargne avait été l'humble nourrice et la seule banque, ne parviendrait jamais à tromper les appétits dont son estomac se sentait tiraillé. Et ouvrant, comme un bazar à l'entrée libre, le bric-à-brac de ses jeunes

désirs, il cita au hasard : « Il me faut des calorifères, la Légion d'honneur, des quarante chevaux, des salles de bain en marbre, des femmes à collier de perles, la Côte d'Azur, des chaussettes de soie, du champagne, un valet de chambre, enfin la grande vie. »

Ses parents, atterrés, frémissaient d'une telle science du luxe.

— Et comment y arriveras-tu, paresseux comme tu l'es? dit la mère.

— Par les affaires et un riche mariage.

Le notaire conclut sévèrement :

— Et les scrupules, la conscience, les délicatesses de l'honneur, les traditions de la famille, les obligations du devoir, le civisme, la vertu?

Autant de bleus qu'Achille encaissait en bouillant à gros bouillons.

***

Les bénéfices d'un baccalauréat à retardement qui le maintint jusqu'à dix-neuf ans au collège facilitèrent l'impérialisme paternel

qui s'opposait au séjour à Paris, Achille risqua plusieurs fois le renvoi du collège, tant pour escalade nocturne du mur d'enceinte que pour lecture illicite de livres prohibés. Mais il y avait, entre la turbulence de son tempérament et les boursouflures de son orgueil, des replis charmants de civilité instinctive et après ces offensives contre la vertu où il devait toujours battre en retraite, soit que le roman libertin fût confisqué, soit que la fille du boulanger pour laquelle il sautait le mur fût bien gardée, un je ne sais quoi le portait naturellement à s'excuser près du supérieur avec tant de grâce qu'on lui pardonnait.

Dès qu'il fut soldat, ses parents, qui ne pouvaient douter que l'Esprit du Mal ne régnât en lui, redoutèrent le conseil de guerre. Il fit des dettes que le notaire de Meung s'empressa de payer, allant jusqu'à craindre que son fils ne volât ou même n'assassinât pour les éteindre. Soixante-quatorze jours de salle de police furent inscrits sur son livret militaire. Mais, à la

libération, le colonel lui serra cependant les mains en le conjurant de devenir plus raisonnable.

Le conseil tombait mal, Achille touchant au moment où il allait faire son droit à Paris.

Sa pauvre mère, lors du départ, débordait de pleurs. Sa hâte l'empêcha de s'en émouvoir. Le notaire essaya des recommandations :

— Au moins, souviens-toi...

— Oui, je sais, coupa-t-il net, l'honneur, la vertu. Mais je n'ai plus rien à apprendre sur ce sujet.

Et il partit.

***

Lorsque Achille, cette proie du diable, débarqua dans la capitale, il lui sembla, rue Monsieur-le-Prince, rue des Écoles et rue d'Assas, se promener sur ses terres, et que les charmantes jeunes filles qu'il rencontrait à chaque pas faisaient partie de la propriété. C'était alors un garçon bien fait,

aux cheveux noirs et au regard bleu de soie, que l'on remarquait au passage. En cherchant une chambre, il trouva une amie.

Marie n'était pas spécialement belle. La dactylographie avait fléchi sa frêle échine et la vertu maintenu ses toilettes dans une triste médiocrité. Blanche, résignée, infiniment suave, elle faisait un peu graine d'hôpital. Elle aima la première, sidérée devant Achille, au petit restaurant de la rue Cujas, à peine l'avait-elle vu. Une telle rapidité de conquête le ravit. S'il était vrai qu'il n'aurait point choisi Marie « proprio motu », d'autres, plus belles, n'en demeuraient pas moins à sa disposition ultérieure. Et il consentit.

C'était la première faiblesse de cette dactylo de vingt-cinq ans. Achille n'avait pas prévu quelle forme d'amour-idolâtrie il rencontrerait là. Au bout de trois jours, il ne pouvait plus quitter Marie. Il se racontait à elle en tenant ses dix doigts pointus qui ne cessaient de lui taper le mot : « Je l'aime » dans le creux de la main. Personne, jamais,

ne l'avait compris. Ses parents avaient été « indigestes » avec lui. Son collège, un enfer. Toujours malheureux. Toujours seul. Marie, avec le doigté méthodique, écrivait maintenant : « Je l'aime à en mourir. » Et, dans ses yeux angéliques, des larmes se formaient. Achille n'en avait jamais vu de si belles.

Dans la rue, sur le boulevard Saint-Michel, à l'École de Droit, il cherchait encore de jolies filles. Espèce impossible à découvrir. Toutes se ressemblaient dans le petit sac de soierie imprimée qu'était leur robe. Marie, seule, était unique; les joues naturellement poudrées, les lèvres naturellement peintes. Achille ne pouvait monter qu'au galop l'escalier de leur chambre, rue Monsieur-le-Prince, Marie l'attendait dans le cadre de la porte, grandie par l'amour. Ils avaient l'air mariés. L'armoire sentait le marc de café et, le soir, Marie faisait parfois fricasser un pigeon sur sa lampe à friser. Les salles de bains en marbre, les quarante chevaux, les calorifères et les chaussettes de soie, Achille en avait

fait un froid musée où il se promenait encore quelquefois sur les parquets cirés. Et il disait : « C'est assez tôt d'épouser à trente ans une femme riche. »

Au bout de six mois, une circonstance fortuite lui fit prendre conscience des insuffisances de son complet, fabriqué en tissu d'occasion, par le tailleur de Meung-sur-Loire. Ce fut à la brasserie où, parmi ses camarades, se trouvait une splendide jeune femme en collier de perles. Adam ne fut pas plus prompt, dans le Paradis Terrestre, à sentir qu'il n'était pas habillé. Sous le regard insistant de cette élégante, Achille fut confondu. Mais, pareille à tous les grands, elle ne s'arrêtait pas aux détails du costume. Elle ne prit garde qu'à l'intérêt qu'offrait ce beau visage et délaissa tous ses anciens compagnons pour ce nouveau venu. Au bout d'une demi-heure, Achille en était déjà à souhaiter de lui faire un cadeau princier, pour lequel la maigre mensualité de Meung-sur-Loire était dix fois insuffisante. Tous ses désirs d'argent renaquirent, terribles. En fait de

quarante chevaux, il se ruina en lui offrant, pour la reconduire chez elle, dans le seizième, un taxi dont il sortit fou de bonheur.

Dans les jours qui suivirent, Marie dut s'apercevoir qu'il la trompait, car elle était triste. Cependant, il prenait mille subterfuges, ne pouvant se résigner à peiner une si bonne créature. Il lui contait, ce qui se trouvait exact, qu'il se lançait dans la spéculation.

Achille, en effet, des humiliations de leur pauvre ménage, prenait un dégoût sensible. Les odeurs de cuisine l'écœuraient, l'édredon d'andrinople rouge le rendait furieux et il disait à Marie qu'il ferait n'importe quoi pour être riche. Des libraires du quartier lui ayant, là-dessus, suggéré le placement des éditions d'art, il fit des affaires. Spéculant sur la hausse, il stockait Voltaire, Anatole France et le Paul Valéry du temps — car ce conte se passe dans une époque imprécise. A son second examen, il échoua sur les récifs du droit romain, mais il gagna sept cents francs sur un incunable. Alors, ce fut une frénésie,

il aurait voulu tout acheter, tout revendre, des bergers allemands et des pianos, des automobiles et des bijoux Louis XV, des terrains et des députés. Une déformation l'amenait à ne voir plus autour de lui que des objets de trafic, il était en proie à une traite incoercible, arrivé à cette passion du producteur d'argent qui ne songe qu'à unir l'acheteur au vendeur pour que naissent des billets de banque.

Il commençait à en gagner quelques-uns, beaucoup destinés à convaincre la personne du seizième, dont il était enivré, qu'il valait bien ses autres amis, plus à répondre aux exigences de l'impérieuse spéculation qui est insatiable. Pendant que Marie languissait, que la personne du seizième lui témoignait mille préférences, c'était avec la Fortune qu'il se trouvait en flirt. Il en était aux premiers abandons; le moment est solennel, pour un jeune homme avide qui sent que cette perfide ne lui échappera plus. L'argent l'envahissait. Il en fumait le soir quand il rentrait rue Monsieur-le-Prince, ayant vendu un Balzac

ou un Pleyel, cherchant à se débarrasser de Marie, rêvant d'une garçonnière près de l'Étoile. La nuit, il avait la fièvre et vendait en songe des femmes de chambre et des appartements.

Enfin, Marie se décida et lui avoua qu'il allait être père.

***

Celui qui ne se croyait destiné qu'à procréer des millions, voilà qu'il se trouvait l'auteur d'un autre lui-même. L'aventure était une catastrophe, mais, enfin, on pouvait l'éluder et le premier mouvement d'Achille, qui n'était pas fait pour être un saint, fut, sans conteste, de flanquer Marie à la porte. Mais, au même instant, elle le regardait avec ses beaux yeux si aimants et tant de détresse amoureuse, qu'elle ressemblait à quelqu'un qui se noie et demande du secours. Achille ne fut véritablement pas maître du réflexe qui lui fit ouvrir les bras et serrer sur sa poitrine cette naufragée en l'assurant qu'il ne

l'abandonnerait pas. Tout simplement, parce qu'il y a des choses impossibles. Au fond, c'était bien parce qu'il ne pouvait pas en agir autrement.

Il garda Marie et quand il avait envie de la traiter durement, s'avouait à lui-même qu'elle n'était pas coupable. Au bout de trois mois, la voyant blanche comme un cierge, il l'envoya dans une clinique pour qu'elle se reposât. Lui se débattait entre le code civil et une originale de Sainte-Beuve dont il ne pouvait se défaire. La clinique le ruinait, l'empêcha de saisir une occasion, une Renault sur laquelle il aurait pu gagner dix mille francs. La dame du seizième raffolait de lui, mais il s'aperçut qu'il aimait la vendeuse d'un libraire, rue Soufflot. Elle était en blouse blanche, colombe échappée de la colonnade du Panthéon.

Marie revint de la clinique un jour de mai et déposa entre les bras d'Achille un petit garçon de quinze jours, pas plus lourd qu'un chat, mais dont le malheureux sentit un accablement. Du poil noir envahissait le

front rouge du bébé jusqu'à la seconde ride, comme chez les poupées japonaises, et il ouvrait là-dessous des yeux excités, d'un bleu de soie — petit créancier déjà, plus terrible qu'aucun.

Achille ploya sous le fardeau. Il pensait à la jeune fille hypothétique et millionnaire qu'il devait un jour conduire à l'autel — Saint-Honoré d'Eylau ou Saint-Philippe du Roule — entre deux suisses rouges par devant et douze photographes par derrière. Ce petit môme aurait alors six ou sept ans. On ne pourrait pourtant pas le dissimuler sous le dôme doré des fonts baptismaux. Et, passaient, en même temps, devant ses yeux, la fascinatrice du seizième, puis la vendeuse de la rue Soufflot, débitant à la caisse, avec une rare vélocité : Une « Science et l'Hypothèse » dix cinquante, une « Philosophie du Rire » quinze soixante quinze, un « Néo-Stoïcisme » (*mon chéri que je l'adore*) trente francs net.

Marie s'exprima faiblement :

— Tu sais que j'ai bien failli mourir.

— Assieds-toi donc, dit Achille.

***

Marie n'osait, bien qu'elle eût besoin d'air pur, retourner chez elle, en Dauphiné, où il eût fallu avouer sa faute. Elle avait l'aspect d'une jeune fille en cire. On sentait sa santé menacée. Mais, de cette faute, elle était la prisonnière. Sa vie entière elle devrait l'enfermer dans cette cave noire que sa faute avait créée autour d'elle. Ni Grenoble, ni Meung-sur-Loire. Ni air ni lumière. Une nouvelle Éponine. Une voix intérieure, un jour, dit à Achille : « Tu devrais l'épouser. » La voix avait tout le ton de son père. Achille haussa les épaules. Mais c'en était fait. Jamais plus ensuite, ni jour ni nuit, il ne put se débarrasser de cette idée; elle croissait en lui comme un arbre né d'une graine perdue. Marie ne demandait rien cependant. L'enfant non plus. Mais l'arbre-idée devenait incoercible. De deux choses l'une, ou le petit garçon aux enfants assistés avec Marie sur le trottoir ou le mariage.

Ne pouvant plus faire autrement, il l'épousa un matin, à dix heures, dans l'église Saint-Étienne du Mont. Il y avait deux cierges à l'autel et trois personnes dans l'assistance : le garçon du garni qui fut témoin avec une dactylo, et le père d'Achille, venu de Meung-sur-Loire, pour la funèbre cérémonie. Celui-ci se tenait debout, comme à des obsèques, derrière son fils et côte à côte avec le garçon d'hôtel. Et il priait de la sorte :

— Seigneur, je vous avais toujours prédit que mon enfant tournerait mal.

Rien ne fut changé, sinon que disparut pour toujours à l'horizon d'Achille la vision heureuse d'une fille de millionnaire, raffinée par la prodigalité, pétrie dans la pâte tendre du luxe, à bout de fantaisies, qui l'attendait à son âge d'homme. Sa furieuse curiosité de la richesse, il ne devait plus compter que sur lui-même pour l'assouvir. D'autres y ont réussi, se disait-il. Et l'on vit empirer sa frénésie d'exploiter jusqu'à l'épuisement cette exaspération simultanée de l'offre et de la

demande qui s'accroît avec les civilisations Celle dont jouissait son époque tendant à remplacer les devises monétaires par des valeurs en nature, il thésaurisa en amassant dans sa chambre meublée des objets d'art jusqu'à ce que leur spéciale et folle cote enregistrât une hausse. Mais Marie tomba malade et il dut vendre en herbe sa moisson future, les Gide et les Picabia de ce temps-là, à une période où les prix en commençaient leur ascension gigantesque.

La nuit, c'est lui qui, hurlant que ce n'était pas son métier et qu'il jetterait ce paquet par la fenêtre, se levait pour dodeliner dans ses bras l'enfant, en proie à la dentition, et lui servir des biberons chauds.

La personne du seizième, quand elle le sut marié, ce qui lui ôtait son cachet charmant d'adolescent, se dégoûta de lui. Mais la même nouvelle avait enragé de jalousie la marchande de philosophie de la rue Soufflot. C'est dire combien tombaient mal les rhumatismes de Marie et les crises de dents du petit garçon qui forçaient Achille, sous peine

d'être répugnant, de rester au logis. Elle le guettait pour des scènes à voix basse dans la rue. Lui, jurait sur la tête de son fils qu'aucune autre femme ne comptait pour lui. Ce malheur voulait que ce fût vrai. Achille se dissolvait dans la pensée de cette libraire. De tout le jour, il ne pouvait répondre qu'il ne courût le soir à son rendez-vous. A vingt heures, il en doutait encore, Mais au premier cri du petit, il rentrait dans ses chaînes, c'est-à-dire qu'il accomplissait le geste définitif en arrachant furieusement ses chaussures. Non point, hélas! par amour de la vertu, mais par l'impossibilité matérielle de laisser rivée à son lit, par les clous aigus de l'arthritisme, une femme seule avec un enfant dont les gencives éclataient. Il fit si bien que, lasse de vendre de la philosophie, en attendant toujours en vain, la libraire partit pour l'Argentine en compagnie d'un étudiant du même pays.

Il avait collectionné les certificats de licence avec beaucoup moins de zèle que les éditions rares. C'était toujours ce qu'il objectait lorsque son père le pressait de

venir reprendre l'étude à Meung. Mais il y avait une autre raison. Un de ses condisciples de l'École de Droit, fils hardi d'un riche marchand, lui proposait une vaste association pour le trust des premières éditions modernes. Il y fallait ces capitaux qui, toujours, dans le pauvre ménage d'Achille, avaient été croqués, dès l'enfance, par l'ogre des Besoins-de-Première-Nécessité. Mais, ici, le père du jeune homme les fournissait adultes et à pied d'œuvre, c'est-à-dire en banque, L'on dressa un acte de société. Ces jeunes accapareurs, ces corsaires du livre, tapis derrière le rocher juridique du contrat, se préparaient à l'aventure en se pourléchant d'avance des billets de mille francs dont ils se gorgeraient. Achille touchait au but; on lui cherchait déjà un appartement avec grille d'ascenseur en fer forgé, dans les environs chéris des antiquaires, de Saint-Philippe; il n'avait plus qu'à signer l'acte d'association, le jour où le médecin, qui soignait Marie, déclara qu'elle ne saurait désormais vivre qu'à la campagne.

Elle fondit en pleurs, suppliant son cher Achille de ne pas abandonner l'entreprise amorcée, de la laisser retourner seule en Dauphiné avec l'enfant. Et il y avait tant d'humilité et d'amour, dans son renoncement, qu'Achille n'eut même pas la satisfaction de se laisser aller à son courroux contre l'éternel et perfide obstacle que formait, au cours normal de sa vie, la malheureuse. Décemment, il ne put que se taire en examinant la proposition faite de si bon cœur.

Mais il était trop tard. Le petit garçon avait dix-huit mois, parlait et marchait avec toutes les grâces enfantines, et il y avait ces yeux de soie qui souriaient, miroir même de ceux d'Achille. Il y avait aussi Marie dont l'habitude finissait par lui créer une nécessité. Enfin, l'étude de Meung-sur-Loire, toute prête, qui l'attendait.

Il fut un peu plus théâtral qu'il n'eût convenu pour déchirer avec un morne sang-froid, devant Marie, anéantie, le projet de Société pour le trust des Premières Éditions. Son héroïsme aurait gagné à plus de modestie.

Mais, après tout, Achille n'était pas fait pour être un saint. Les voies de la perfection où les circonstances l'entraînaient à pas de géant, ne l'intéressaient nullement et on ne pouvait lui en vouloir de présenter aux yeux adorateurs de sa compagne la facture de sa générosité.

Marie était solvable, Elle ne demandait qu'à payer. Lorsqu'ils débarquèrent tous les trois à la gare de Meung-sur-Loire, Achille la contempla et conclut qu'il n'aurait pu se passer d'elle. Aux regards de la belle-mère et des habitants, elle apparut, princesse parisienne, longue et svelte sous les plis flottants d'une fausse zibeline; elle faisait frileuse, veloutée, difficile, son petit chapeau vissé à bloc sur sa tête cachant ses yeux si domestiques. Et le bruit courut que le fils du notaire avait fait un grand mariage.

***

Achille reprit l'étude et aussi la salle à manger Louis XIII, avec le salon tout blanc de housses et enrichi d'une bibliothèque à

colonnes torses. Il avait d'abord fait voler sa main en l'air, signifiant par là que ce bric-à-brac démodé ne tarderait pas à la suivre. A vingt-six ans, courbant déjà un peu le dos sous la fatalité, il calculait cependant qu'avec un enfant unique et les ressources qu'un garçon intelligent peut faire rendre à une étude de province, il tirerait encore parti de la situation. C'était en effet, dans les mœurs terriennes, de ne pas exposer, à une seconde aventure, l'argent issu du foncier. Il avait déjà risqué trop dans la terre. Pour le paysan il ne doit pas reproduire deux fois. D'où les dépôts de fonds chez les notaires. Achille, en ouvrant le coffre-fort de son père, vit la plus grande quantité de papier monnaie qu'il lui eût été donné de contempler d'un seul coup. Les billets vivaient là, oisifs et tempérants depuis sept, huit ou dix années, comme s'ils avaient fait des vœux. Une telle infécondité révoltait Achille. Il y avait là, notamment, un portefeuille de quatre-vingt mille francs, appartenant au père Jean-Marie et qui se trouvaient,

depuis l'expropriation pour la Poste, en léthargie.

Cependant, nulle beauté de la petite ville carolingienne ne distrayait plus Achille de Marie. D'ailleurs, à Meung, un notaire manque de possibilités pour les romans vécus. Une scrupuleuse fidélité à Marie faisait partie de cette sorte d'état de siège, dans lequel le sort le contraignait à vivre. Adieu la liberté! Mais la Loire et l'aisance réussissaient à Marie. On la voyait embellir chaque jour. Sa douceur l'avait rendue femme du monde. La fidélité forcée d'Achille prit une forme empressée. Et l'on vit naître, au bout d'un an, une petite fille qu'on n'avait point désirée. Là-dessus, Achille écrivit à son ami parisien qu'il avait des disponibilités propices à une affaire intéressante de spéculation. L'ami accourut. Admirable coïncidence, il cherchait précisément quatre-vingt mille francs pour l'achat d'une bibliothèque à Carpentras. Achille lut le catalogue. Il fourmillait de trésors : l'œuvre de Maupassant sur Hollande, autographiée, Verlaine sur

Japon, etc. On pouvait y doubler sa mise en trois mois. L'ami fut retenu à déjeuner dans la salle à manger Louis XIII. Le téléphone troubla la fête dès les hors-d'œuvre, déjà joyeux. On vit Achille s'en aller à regret vers l'appareil et revenir défiguré. Il était mandé d'urgence près du père Jean-Marie, mourant...

— Comme les notaires de province sont attachés à leurs clients ! songea le Parisien, touché de ce trouble.

Le temps de passer une cravate blanche et la redingote de son père, de glisser à l'oreille de son ami que l'affaire était désormais impossible, et Achille, sa serviette notariale sous le bras, s'en fut très pâle, du pas d'un homme qui croit côtoyer encore le précipice passé.



Je connus Achille à quarante ans. C'était un homme un peu bilieux, mais beau encore. Il avait six enfants qu'il conduisait lui-même à l'externat avant l'ouverture de l'étude,

morigénant les aînés, mouchant les plus petits. Les soins excessifs qu'il avait de la santé de sa femme allaient jusqu'à exonérer Marie de la moindre course, bien qu'elle se portât comme un charme. Son étude rapportait peu; mais la réputation de loyauté qu'il y avait acquise, remplissait tout le département. La suavité de Marie, jointe à la confiance qu'il avait imposée à tous, le forcèrent, en dépit de lui-même, d'entrer dans la conférence des messieurs de la charité. On ne lui connaissait qu'un défaut qui était son mauvais caractère. Quoi qu'il fît, du matin au soir, on l'entendait maugréer qu'il n'était pas né pour accomplir tant de bien. Aussi, passait-il pour un bourru bienfaisant.

La vérité, c'est qu'Achille, qui était devenu un saint, n'était pas fait pour un tel état. Mais combien d'hommes sur terre, Dieu ôte-t-il ainsi au diable, malgré eux, et sans même qu'ils s'en aperçoivent!

L'ENFANT TRISTE

— Maman ! s'écria Dodo en ouvrant les yeux.

Sa main, pelote de chair aux cinq doigts étonnés, se glissa instinctivement dans le grand lit voisin du sien : il était vide. Alors elle se dressa dans son petit pyjama blanc, décolleté en carré, d'où sortait son cou menu, inquiet soudain et se tournant en tous sens pour fouiller la chambre.

La chambre, couleur de réséda, éclairée par un globe voilé de mauve qui fleurissait au fronton du lit de papa et de maman était pleine d'un grand silence en ce matin de

novembre. Et Dodo vit qu'elle y était seule. Elle serra sa bouche et pensa :

— Le bon Dieu n'est pas raisonnable. Hier soir, je lui avais fait une prière pour m'éveiller avant que maman ne parte. Et voilà ! c'est tous les jours la même chose. Encore trop tard ! Elle est rusée, maman. En sortant du cabinet de toilette elle est venue, en mules de drap, s'habiller devant la coiffeuse. Ses souliers, elle les a enfilés dans l'antichambre et puis, tout doucement, en route pour l'usine ! C'était pour éviter ma scène...

On entendit comme une grosse pluie d'orage. C'était papa, qui prenait sa douche à côté, dans la salle de bains. Ainsi, maman était partie et papa restait. C'était pareil tous les jours. Jamais le contraire. Et cette fois-ci, tout d'une pièce, comme par jeu, Dodo laissa tomber son petit corps de six ans au creux de son lit, la figure du côté de l'édredon bleu. Bientôt sous ses yeux, dans le satin, il y eut des taches rondes qui s'élargissaient. Dodo serra ses paupières, très fort pour empêcher ses larmes de couler, car si

l'édredon bleu était mouillé que dirait tout à l'heure la femme de chambre polonaise!

Dodo se mit à penser que si papa n'avait pas ses lunettes d'écaille, ça serait pareil à maman. Mais voilà, on le voyait toujours avec ces grands ronds comme des cerceaux de poupée. Derrière le verre, ses yeux bleus faisaient peur. Et puis, il était très grand. Maman au contraire toute petite. Cependant, comme Dodo se trouvait bien seule et qu'elle s'ennuyait, elle fut assez contente lorsque papa ouvrit la porte de la chambre. Toujours ces horribles lunettes! Il était si mince qu'il passait par la porte à peine entre-bâillée. Par caprice, quand il se mit à genoux devant son petit lit, elle refusa de l'embrasser. Les baisers de papa ce n'était pas la même chose que les baisers de maman. Pour Dodo, elle les acceptait par obéissance.

— Maman est méchante, dit-elle.

Ce fut son explication. Papa l'interrogea.

— Elle fait exprès de s'en aller avant que je ne sois réveillée.

— Tu sais bien, Dodo, que c'est pour éviter ta scène.

Éviter sa scène! Dodo la connaissait par cœur l'expression. Effectivement lorsque maman, qui était ingénieur aux Établissements Malampris à l'autre bout de Paris, quittait la maison dès sept heures, le matin, Dodo, si elle avait les yeux ouverts, poussait des hurlements de désespoir. Bronika, sa bonne, et Vittoria la cuisinière, s'introduisaient — cas de force majeure — dans la chambre de papa et de maman, et papa en pyjama, et maman les yeux sur la pendule, tout ce monde assistait à sa scène. Maman grondait Dodo. Mais papa grondait maman. D'un ton sec, il lui disait :

— Si vous étiez une mère normale, cela n'arriverait pas.

Bronika conseillait de fouetter la petite fille. La grosse Vittoria rampait sur le tapis réséda pour l'atteindre, la prendre dans ses bras, la manger de baisers, l'emmener à la cuisine.

— Si je promettais de ne plus faire de

scène, dit Dodo, ce matin-là, peut-être elle voudrait bien m'embrasser avant son départ.

Papa ne répondit pas, mais regarda Dodo d'un air triste. Alors, elle hasarda une question qu'elle brûlait de poser :

— Papa, dis, qu'est-ce que c'est qu'une mère normale?

Les yeux de papa chavirèrent un peu derrière les lunettes d'écaille. Ce mot bizarre... comment sa petite fille l'avait-elle appris?

— C'est toi qui le disais l'autre jour pendant que je faisais ma scène. C'était la faute de maman parce qu'elle n'était pas une mère normale. Je veux, je veux savoir ce que c'est qu'une mère normale.

— C'est une dame qui n'a rien à faire, répondit papa d'un air fâché.

— Et un papa normal c'est un monsieur qui n'a rien à faire?

— Non : qui travaille comme moi.

— Alors, un papa c'est le contraire d'une maman?

Frénétiquement, papa prit à deux mains

ce petit pantin en pyjama qui s'agitait et l'étouffa sur sa poitrine.

— Assez! Assez! criait Dodo.

Dès que papa fut dans l'escalier — car papa va tous les jours faire son cours à l'École Centrale. Il est professeur d'une chose que Dodo ne peut jamais parvenir à prononcer. — Dodo sentit un petit serrement de cœur. C'était la crainte de voir la grande Polonaise se dresser dans le cadre de la porte. Une minute plus tard, en effet, elle y était, tableau détesté. Et d'une voix rude :

— Venez habiller.

Ce furent ses larges mains silencieuses qui, comme chaque jour, plongèrent dans l'eau du bain le corps frêle de chèvre écorchée qu'était Dodo. Et là, impossible de tenter un mouvement, de battre l'eau verdâtre à coups de ses longues pattes de grimpeuse. La main mécanique de la Polonaise était là pour immobiliser aussitôt toute détente, tout ressort. Malgré elle, Dodo rêvait d'une main douce, qui en la frictionnant ne lui ferait pas de mal. Sa vengeance était de dire triomphante :

— Dimanche, c'est maman qui me baignera.

— Vous savez bien que pas le temps, madame, dimanche.

Tout d'un coup, Bronika ne trouva plus Dodo. Sa figure slave, théorique, régulière, dont le papa de Dodo disait qu'elle ressemblait à un Règlement, se durcit. Elle eut des yeux d'acier, chercha l'enfant jusque dans le salon, derrière les rideaux. Or, avec la complicité de Vittoria « oh! che bella! che perfume! » Dodo, toute fraîche du bain, se cachait dans l'office pour caresser Poucette, la chatte aux trois couleurs, qui léchait son petit. Lui avait l'air d'une minuscule panthère de laine avec une tête de mort sur le front, des oreilles en avant et des yeux rieurs, bleu de Prusse, qui vacillaient encore en regardant. Soudain, Poucette s'étala en dodelinant de la tête et ses petites mitaines arrondies. Alors, dans le poil clair de son ventre, son fils se mit à chercher voracement ses roses sucettes. Dodo ne se tenait plus de joie.

— Oh! c'est joli, Vittoria : voyez donc, il tette. Il sera fort le petit chat.

— Per ché, ma bella?

— Parce que sa maman l'aura nourri, lui, Vittoria.

C'est Vittoria elle-même qui, par tendresse pour son ànge de Dieu, lui a répété maintes fois que si ses jambes sont maigres, si elle ne peut pas manger de gâteaux, d'œufs, de chocolat, c'est faute d'avoir été allaitée par Madame qui s'est refusée à son devoir pour son usine maudite. Mais tout cela ne fait pas plaisir à Dodo. Quand Vittoria lui dit du mal de maman, elle voudrait se boucher les oreilles. Elle trouve vilain d'écouter. Même ce matin-là, en profession de foi, elle éprouva le besoin de s'écrier :

— Elle est gentille, ma maman, vous savez!

— Vous l'aimez tant que cela, pauvre vous!

Dodo se tut. Elle ne s'était jamais demandé si elle aimait maman. Au Jardin d'Enfants elle aimait Paulette, Angeline. Le soir, en

s'endormant, elle murmurait souvent : « Oh! Paulette! Oh! Angeline! » Mais maman c'était autre chose. Quand maman partait, ça la déchirait, voilà. Toujours elle avait envie d'avoir maman à côté d'elle. Lorsque maman était à la maison, Dodo jouait tranquillement et tout lui semblait joli. Maman partie, elle éprouvait une sorte de peur, comme si le monde était cassé, comme si son petit cœur était mal posé. Elle avait aussi une crainte constante que maman ne meure un jour. Papa aussi, du reste, mais pour papa, il semblait que l'horrible chose fût moins menaçante. Dodo la réalisait à peine. Tandis que pour maman... Ah! dans ces cas-là, elle ne se calmait qu'en la saisissant de ses tout petits bras, en prenant une assurance sur sa réalité, sur sa jeunesse. Mais si maman était absente, rien n'était capable de chasser l'obsession.

Quant à savoir si elle aimait maman, impossible, Paulette, oui; Angeline, oui; mais maman...

Enfin Bronika la trouva dans l'office. Pour

la punir, elle prit Dodo par la main et la secoua très fort.

— Je le dirai à maman, s'écria Dodo, courroucée.

— Vous couchée quand Madame rentrer, dit le Règlement, ironique.

Instinctivement, Dodo cherchait une poitrine où pleurer; il y avait bien le large corsage blanc de Vittoria. Mais Bronika était trop jalouse de l'Italienne. Et puis c'était l'heure du Jardin d'Enfants.

On mit Dodo jusqu'aux genoux dans un étui de drap vert fourré d'ouatine, ourlé de chinchilla, et elle s'en fut avec la Polonaise, les jambes longues, l'air d'une sauterelle avec ses yeux noirs sous sa toque mouchetée. Angeline et Paulette lui sautèrent au cou dans la grande salle aux petits sièges roses. Mademoiselle Agnès leur apprit à compter des canards sur des images et leur présenta un « nouveau » de cinq ans, Patrice, qui avait de grosses joues, était à la fois intimidé et fanfaron. Il dit :

— J'ai une auto.

Dodo lui demanda :

— Qu'est-ce qu'elle fait, ta maman?

Il réfléchit un instant.

— Elle lit dans son livre.

— La mienne, elle est ingénieur, dit Dodo.

— Qu'est-ce que c'est que ça, ingénieur?

— C'est plus, dit Dodo.

Au bout d'une seconde elle voulut savoir qui lui avait mis sa petite veste, ses guêtres.

— C'est maman.

— Elle est tout le temps à la maison, ta maman? Elle déjeune à midi avec ton papa?

— Oui; elle a une robe bleue, dit le jeune fat.

— Moi, dit Paulette qui était intervenue, ma maman a une robe de velours noir au grand déjeuner.

Celle d'Angeline venait à table dans un peignoir de panne violette qui fut décrit par la petite fille, Dodo fut la seule à ne pouvoir parler de sa maman. Elle serra sa bouche. A la récréation, elle empoigna sa balle et la lança sur le gros nez du petit Patrice « exprès ».

***

Tous les jours, Dodo déjeunait en tête-à-tête avec son papa. Il avait son journal à gauche de son couvert et faisait la lecture au lieu de regarder sa petite fille dont Bronika garnissait l'assiette, coupait la viande et le pain en petits morceaux. Aujourd'hui, Dodo, le cœur plein, interpella son père :

— Au Jardin d'Enfants, il y a un nouveau. Patrice, il se nomme. C'est sa maman qui l'habille. Elle déjeune avec lui. Elle n'a rien à faire. C'est une mère normale.

Dodo fut contente parce que les longues lèvres rasées de papa qui ne savaient pas embrasser les petits enfants, s'animèrent, s'effilèrent dans un sourire et que ses yeux devenus doux, doux comme ceux de Poucette, se fixèrent sur elle très longtemps à travers les lunettes d'écaille. Même, bientôt, Dodo qui les trouvait étranges, les yeux de papa, crut voir s'y former une espèce de petite larme. Mais en réfléchissant, elle décida

que ce ne pouvait être, les papas ne pleurant jamais, pareils aux chats, car Poucette, quelque chagrin qu'elle eût...

— ... Que dirais-tu, Dodo, demanda son père, si maman rentrait un soir ici pour toujours. Plus d'usine. Plus de sorties. Elle serait à la maison pour te baigner, t'apprendre à lire.

Dodo fut instantanément très troublée, incertaine si on lui faisait là une promesse ferme où s'il s'agissait d'un beau rêve qu'on formait par jeu. Elle aimait l'argent comptant, le bonheur que la main touche, les réalités. Avant de se réjouir d'une proposition, elle avait besoin d'une certitude : il lui fallait attendre les choses à coup sûr.

— Maman a-t-elle dit cela? questionna-t-elle.

Toute sa petite vie arrêtée semblait suspendue à la réponse : elle restait la bouche ouverte, la fourchette en l'air.

— Non, dut répondre papa, elle ne me l'a pas dit, mais je la prierai de le faire, veux-tu?

Dodo laissa retomber sa fourchette, et,

désappointée que ce ne fût là qu'un imprudent mirage, déclara dans sa sagesse psychologique de petite femme qui bafoue déjà les grosses erreurs des hommes :

— Voyons ! elle ne voudra jamais.

***

En principe, maman devait rentrer à sept heures, pour le dîner de Dodo. Mais combien de fois y manquait-elle, retenue au Bureau d'Études par un dessin ou un calcul. Rien n'empêchait pourtant que Dodo, à peine revenue du Jardin d'Enfants, ne commençât à l'attendre. L'attente était d'abord joyeuse. Dodo se sentait déjà dans les oreilles ce drôle de frémissement qui précède les coups de sonnette. Après, elle s'enfouirait dans les bras parfumés de maman ; et aussitôt tout changerait dans l'air de la maison. On n'aurait plus peur de la tête cubiste de Bronika, ni des tendresses intempestives de Vittoria qui lui faisaient l'effet du coup de vent qui décoiffe. Lorsque maman était là c'était

l'ordre, la plénitude et la tranquillité. Sa petite âme complétée, bien assise, Dodo enfin goûtait le plaisir de vivre entièrement. Autrement, elle ne respirait que de la moitié de sa poitrine.

Mais voilà, le temps passait et maman n'arrivait pas. Dodo ne savait pas encore lire aux pendules. Mais quelque chose lui faisait bien mal ; c'étaient de légers chocs de vaisselle dans la salle à manger. Bronika mettait le couvert de la petite fille, donc sept heures allaient sonner : et pas de maman !

Dodo errait sans pouvoir jouer d'une pièce à l'autre. Sa petite tête était lasse à force d'écouter sans cesse les bruits de l'ascenseur montant et descendant le long de sa cage. Ce soir, à la pensée d'être couchée encore une fois sans embrasser maman, elle succomba. Elle s'en fut pleurer dans l'office, entre les pattes de Poucette. Comme Poucette était aussi une maman, Dodo ne l'aimait pas de la même façon qu'une chatte ordinaire. Poucette savait des choses que les petites filles ignorent, par exemple comment viennent les

petits enfants et les petits chats. Dans l'ordre des êtres, Poucette, par là, se rapprochait plus de maman que de Bronika.

Il y eut un coup de sonnette qui entrait dans les oreilles non pas comme une petite vrille, mais comme un gros vilebrequin. Dodo sut que c'était papa, irréfutablement. Néanmoins, est-ce qu'on peut jamais affirmer qu'on ne se trompe pas? Il arrive que l'on confonde, que l'on prenne pour le vilebrequin la vrille. Et puis, il était toujours possible que papa eût rencontré maman dans l'escalier, et qu'ils fussent là, ensemble, à sonner derrière la porte. Et dans l'antichambre, Dodo surgissait pour voir Bronika ouvrir. Son cœur ne dansait plus : une seconde tout mouvement s'arrêtait en elle. Enfin, derrière le grand corps de Bronika qui bouchait l'embrasure, papa!

— Maman est-elle rentrée? demanda bien vite papa.

Sa petite fille secoua la tête en jouant la comédie d'un sourire. Elle aurait eu très honte que papa s'aperçût comme elle était

fâchée de l'avoir vu arriver. Mais lui, là-dessus, entra dans son cabinet et la porte en fut refermée avec un bruit qui fit danser les verres dans le buffet devant lequel, maintenant, surveillée par la Polonaise, Dodo mangeait sa soupe.

Elle savait bien ce qu'elle ferait, une fois couchée, pour garder les yeux ouverts en attendant maman. Elle s'assoirait dans son petit lit et compterait les perles de la frise ou les damiers de la descente de lit. Elle se réciterait *le Petit Canard Bleu* et, au besoin, se pincerait très fort le bras pour ne pas s'endormir.

Dodo se laissa mettre au lit avec joie. Taraudée depuis ce matin par son désir, elle touchait, cette fois, à coup sûr, au contentement. Sept heures et demie! Il fallait bien que maman rentre enfin! Un coup de sonnette, celui en vrille bien entendu, et l'on verrait apparaître dans la lumière violette de la chambre le petit chapeau cloche de maman, sa bouche toute fraîche rougie après l'usine. Personne ne peut savoir combien Dodo trouve jolies les dames qui se peignent la bouche

comme maman. Un baiser peint, c'est plus précieux.

Oh! voici qu'elle s'écroule dans l'oreiller. Mon Dieu, ça lui tire entre les deux yeux. Qu'elle a sommeil! D'un effort surhumain elle prononce à mi-voix :

« *Dans le ruisseau d'argent qui coupe la prairie, un petit canard bleu flottait comme un bateau. Mais un pauvre poisson...* »

Soudain, le grand silence; on entend à peine le souffle régulier du réveil qui veille.

... — et il y en a, vous entendez, qui ne savent pas écrire le mot : « je t'aime » sans le couvrir d'un accent circonflexe et qui cependant sont capables de combler toute votre vie par la générosité de leur amour, la totalité de leur don.

Dodo entend cet éclat de voix de papa. Est-ce qu'elle aurait dormi par hasard? Ses petites narines avant ses yeux s'entr'ouvrent, Cela sent le parfum doré; maman est là. Délicieusement les paupières se déplient. Voici enfin la réalité chérie : les épaules nues,

la nuque ployée sous le biseau épais des cheveux courts, à demi déshabillée, maman est assise là-bas au bord du lit à côté de papa en colère. Dodo se sent comme soulevée pour bondir frénétiquemeut vers ces bras dont elle a faim et soif. Mais l'orage qui gronde entre papa et maman l'arrête. Elle ne les voit que de dos cependant: mais la voix de maman est méchante; elle a l'air de se moquer de papa.

— Vous voulez me rendre jalouse, je vois. Vous pensez à cette bien-aimée Anita, femme de mauvaise vie, qui n'a jamais donné son cœur qu'à vous, à ce qu'il paraît, et qui rôde peut-être encore autour de notre ménage comme un croquemitaine dont vous vous servez contre moi pour obtenir des abdications. Eh! bon Dieu! puisqu'elle vous tient encore à ce point, avec ses fautes d'orthographe que vous ne cessez de me citer en exemple, comme le critérium des seules femmes capables d'aimer, ne vous macérez pas davantage, homme vertueux, allez consoler cette inguérissable passion que vous avez su inspirer à une autre que moi. Mais je

vous répète que, laisser ma carrière, je ne le ferai jamais.

Dodo ne parvient pas à démêler l'idée maîtresse de ce charabia. Il lui semble qu'il s'agit d'une petite fille qui fait des fautes dans ses dictées. Mais voici papa qui reprend :

— Aucun drame ne m'attire, soyez tranquille ; la femme dont vous pouvez parler, parce que mon cœur, je vous l'ai ouvert comme un livre en me mariant, je ne saurais même plus la retrouver. Il n'en est pas moins vrai que l'expérience a été faite, et que j'ai su ce que c'était un être qui aime sans dérivation, sans partage, sans rapt. Vous, ce fut une équation. Or, si j'accepte de souffrir, je ne puis admettre que cette malheureuse petite Odette qui n'a pas sept ans languisse dans une tristesse d'orpheline pour votre vaniteux plaisir de calculer comme un homme la résistance d'une poutre ou l'élasticité d'une ferme.

— Comme vous me méconnaissez ! Vous ne sentez donc pas à quel point j'adore Dodo et qu'il me faut tout mon contrôle pour me

retenir de la réveiller le soir, de la prendre, de la serrer contre moi. Mais tout cela serait d'une vaine sensibilité. Voudriez-vous que je sois comme ces femmes du peuple qui ont réalisé leur amour maternel en baisant leur enfant à la bouche? Non; il faut tuer sa sensibilité. Tant mieux si ma fille, avant sept ans, apprend à réfréner la sienne. Moi, je me place sur le terrain de la raison et c'est pour Odette que je travaille. Notre double profession n'est pas de trop pour assurer un budget convenable. Si je n'exerçais pas la mienne, nous aurions l'existence étroite et parcimonieuse des petites gens; tandis qu'en travaillant, j'assois dès maintenant Odette dans une atmosphère d'idées et d'habitudes larges et je fais plus pour son bonheur que si j'enchaînais ma vie à son puéril désir d'exister dans les plis de ma robe.

Cette dernière phrase a frappé Dodo qui suivait d'une oreille paresseuse, comprenant qu'il s'agissait d'elle, le sens des paroles de maman. Elle a compris que maman voulait l'asseoir dans l'atmosphère, et elle se voit

installée dans l'espace, comme dans un fauteuil, se demandant d'ailleurs si maman rêve. Quant à exister dans les plis de sa robe, elle sait que c'est parfaitement impossible, puisque la robe de maman n'est qu'un bout de crêpe de Chine, sans le moindre pli, tout juste assez large pour permettre à ses jambes des pas mesurés. Mais immobile, comme dans un lourd sommeil, elle ne perd pas de son regard que filtrent les cils croisés, un geste de maman qui a l'air très fière de ce qu'elle dit là. Maman secoue ses cheveux coupés comme une crinière en bravant ce pauvre papa qui la contemple drôlement.

— Un dogme est vite bâti, reprend-il, surtout par les femmes. Mais il y a les réalités. Votre raisonnement ne fait ni ne défait nos âmes humaines et leurs naturels rapports ; il ne changera ni l'âme d'Odette qu'il meurtrit, ni la mienne qu'il brime. Le fait, c'est que j'ai manqué ma vie conjugale et que je suis malheureux. Vous me dites : « Je ne suis pas la première venue, vous devriez être content. » Vous n'êtes pas la première

venue, d'accord. Mais à quoi me sert... puisque je ne jouis que de votre absence? Savez-vous ce que vous êtes pour moi? Excusez le mot : une concubine, pas autre chose. Alors, à quoi bon tant de mérites? Quant à votre petite fille, vous ne tuerez pas sa sensibilité, comme vous le prétendez, car la sensibilité, ma chère petite, c'est l'âme même. Mais en la torturant, vous l'exaspérerez. Savez-vous que les Commissaires de police reçoivent des dénonciations anonymes contre des parents qui, dans l'ordre physique, ne sont pas plus cruels envers leurs enfants que, dans l'ordre spirituel, vous ne l'êtes près de la vôtre. Si Dodo était malade, vous ne resteriez même pas à son chevet.

— Vous êtes fou ; si Dodo était malade, je ne la quitterais pas.

Cette fois, la phrase coule comme un baume dans l'être pelotonné de Dodo. Quelle douceur! Si elle était malade, maman s'assoirait là, sur la chaise noire et blanche et n'en bougerait plus. Un vrai Paradis. On l'embrasserait tant qu'on voudrait. Ce seraient ses

mains aux ongles roses qui boutonneraient son pyjama, lui donneraient de la tisane, la borderaient dans son petit lit. Comme Perrette, Dodo croit déjà vivre ce rêve et se recroqueville d'aise au creux de son matelas. Mais alors, papa et maman qui ont entendu des frôlements de couverture se mettent à parler tout bas. Ce sont des chuchotements qui durent très longtemps et dont on ne distingue plus un mot. Dodo voit la figure de maman très triste, et ses yeux se joindre vers papa. Mais lui la repousse, ôte ses lunettes, se met au lit. Dodo a le cœur serré, car elle comprend très bien qu'il a grondé maman à cause d'elle.

Au bout de longues minutes, voici enfin maman qui vient se coucher, toute décolletée dans sa chemise de nuit. Elle s'allonge loin de papa qui tourne le dos et tout près, au contraire, de sa petite fille.

On a éteint la lampe voilée de mauve. On ne distingue d'abord plus rien. Mais voici que peu à peu les réverbères du boulevard projettent au plafond à travers les persiennes fermées des bandes de lumière. Et Dodo se

figure au-dessus de sa tête une terrasse à claire-voie par laquelle on apercevrait le ciel étoilé.

Maman, à deux pas d'elle, se mouche en sourdine. Maman pleure, ça ne fait pas de doute. Alors Dodo n'y tient plus ; ses couvertures sautent en l'air, et voilà le petit pyjama grimpant au grand lit, se fourrant de force dans les bras de maman, les joues contre ses joues mouillées, et elles restent ainsi, sans que maman la renvoie. Quelles délices !...

***

Rien ne changea, car les femmes sont obstinées. Maman retourna aux Établissements Malampris. Et dans son inflexibilité à partir le matin avant l'éveil de Dodo, où la petite fille voyait avec rancune de la méchanceté, il y avait un trait d'amour maternel assez méritoire pour l'innocenter à ses propres yeux. Le soir, moins fréquentes furent les vaines attentes de Dodo. Maman, essoufflée, sortait de l'ascenseur, du bout de son doigt

ganté déclenchait le petit coup de sonnette en vrille et trouvait sa fille au dessert, prête à être mise au lit.

Mais cet hiver-là, c'était comme un fait exprès ; il n'y avait pas moyen qu'elle fût malade. Cependant, maman l'avait formellement déclaré : « Si Dodo était malade, je ne la quitterais pas. » Cette phrase flottait à l'arrière-plan de son âme, lui était une source de béatitude secrète, car enfin, un jour ou l'autre, il arrive forcément qu'on soit malade. L'heure viendrait alors pour maman de s'exécuter. Plus d'usine. Plus de départ au petit jour. Ce serait la revanche de Dodo : elle la tiendrait bien là sa maman, sa mère normale. Et puis, voyez ce sort contraire : pas même une indigestion au moment du Jour de l'An.

Rien n'affecta plus Dodo qu'une santé si intempestive. Au Jardin d'Enfants, il y eut des cas de rougeole. Le temps se mit à la gelée. Avant de partir le matin, maman disait à Bronika :

— Ayez bien soin que la petite n'ait pas froid, qu'elle ne gagne pas de mal.

Et l'on fit venir d'un grand magasin un chandail rose où elle fut aussi douillettement que le petit chat de Poucette dans la fourrure à trois couleurs de sa maman. Ce fut alors que l'idée lui vint d'avoir froid exprès pour « gagner du mal ». Sans cela, maman ne resterait jamais à la maison, c'était clair.

Un jour, au silence insolite qui régnait dans la maison, l'âme géométrique de Bronika sentit confusément la petite fille hors des règles où il lui était ordonné de la maintenir, et elle se mit à rechercher cet agneau évadé avec l'inquiétude consciencieuse et féroce du berger de Bresse qui porte un clou acéré hors de sa muselière à l'intention des bêtes fuyardes. La première porte qu'elle ouvrit fut la bonne. Elle vit Dodo à demi nue dans son corset tout rond, la nuque fragile, l'aisselle maigre, se détachant, à la fenêtre ouverte, sur le ciel orangé de la nuit parisienne.

Dodo fut très penaude d'avoir été surprise. Elle ne donna pas d'explication, se rhabilla la tête basse, à peu près sûre d'ailleurs que

cette créature de pierre ne parlerait pas, de peur d'être grondée. Puis elle se mit à attendre la maladie qui ne vint pas. Rien. Ni un rhume, ni un mal de gorge. Seulement, le surlendemain, elle eut très mal à son petit bras. Le soir, Bronika dit à maman :

— Dodo, beaucoup douleur. Frotté saindoux.

Maman interrogea Dodo qui, avec une insolence rayonnante, lança :

— Je l'ai fait exprès.

— Quoi?

Et l'étoffe de son âme, trop ténue, laissa échapper le secret.

Maman reçut cette révélation en arrivant, le chapeau cloche encore sur la tête et les méninges encore engourdies d'un calcul très difficile sur la hauteur nécessaire d'un certain mur de ciment armé. Quoi! Dodo avait fait cela? Dodo existait déjà au point de déterminer les événements de sa vie? Dodo qui ne représentait pour elle qu'un cher petit devoir vivant! Une telle volonté? Elle eut un choc, mais un choc qui lui venait de sa fille. Le premier.

— C'était parce que tu avais dit à papa : « Si Dodo était malade, je ne la quitterais pas. »

Tout le sentiment de propriété que les enfants éprouvent pour leur mère est dans les petits bras de Dodo quand elle agrippe enfin cette maman insaisissable qui est son capital, son bien, la seule chose qui soit vraiment à elle, et en même temps indispensable, conditionnelle de tout le reste, élémentaire, comme si Dodo n'était pas encore complètement détachée de ce corps maternel.

Ces attaches persistantes, malheureusement, maman ne les sent que trop. Elles sont contraignantes, asservissantes. Maman est un peu émue que Dodo l'aime tant. Mais elle n'est pas de ces femmes qui ne vivent que d'amour, une Anita, par exemple. Toutes les facultés de maman sont réparties avec un rare bonheur sur des objets divers. Maman se sent une architecture admirablement équilibrée sur ses bases multiples.

Elle est effrayée de la personnalité soudaine qu'elle constate en Dodo et qu'on ne peut

plus confier aux concepts animaux de Bronika. Effrayée aussi de cette sensibilité avide qui la dévorerait si elle se laissait faire. Si elle se laissait faire, Dodo l'anéantirait, en ferait une esclave, la viderait d'elle-même. Cet instinct de se défendre contre Dodo l'empêche même en ce moment de jouir de sa tiédeur câline qui la pénètre à travers le crêpe de chine de sa robe étroite. Et quand papa rentre à son tour, elle lui dit avec cette rigidité de guillotine que les grandes personnes peuvent prendre près des petits enfants :

— Vous savez, voici une petite fille qu'il va falloir mettre en pension dès la semaine prochaine...

CHLOÉ A LA SORBONNE

« ... *Et c'est ainsi que le parfum de Grenade, porté par le vent de la mode et du goût, se dilua dans l'atmosphère littéraire de toute l'Espagne.* »

Le cours s'éteignit sur ces mots dans une température de 27° centigrades. Pendant que le professeur rangeait ses notes, un bruit de galoches éclata. Vingt jeunes filles à la nuque rasée, répandant l'odeur sucrée et fruiteuse dénommée « Paris-Midi » qui faisait fureur cet hiver-là, embaumèrent une quinzaine de garçons occupés à enfiler leur pardessus pen-

dant qu'elles remettaient leurs fourrures. Le hêtre ciré des bancs se vida. On vit dans sa nudité comme une classe de province, la salle aux murs blancs et au tableau noir. Puis les pas s'éparpillèrent dans les couloirs de la Faculté des Lettres. Resta une Espagnole, petite, maigre et coquette, que les garçons appelaient par son prénom pour s'en gargariser, car ce prénom était « Concepcion » qu'ils prononçaient à la française, plus quelques Parisiennes qui prenaient avec les jeunes gens l'attitude de rire très fort. C'était une façon de remplacer les coquetteries ou les timidités d'autrefois. Leurs mères, jadis, n'avaient pas connu cette aubaine d'essayer à dix-sept ans leurs traits sur des centaines de jeunes bourgeois insensiblement plus âgés. A peine connaissaient-elles, à vingt ans, deux ou trois danseurs dont le nom, quand elles le disaient, leur fondait dans la bouche avec un goût de petit péché. Aujourd'hui, un jeune homme n'a plus de valeur.

***

Cependant, Rose Harlet, qui a dix-neuf ans, et Philippe Champerret, bientôt conscrit, ont laissé couler la foule et les voici, en aparté, sur la banquette de chêne qui court adossée à la froide muraille d'une galerie. De rares lanternes éclairent le crépuscule des fresques, là-haut, et, ici, des affiches de conférences.

— Je crois que nous sommes un peu ridicules, dit Rose Harlet.

— Parce que je vous recherche et que vous me recherchez? dit Philippe. Non, pas ridicules : obéissants. Les Lois sont là. Seulement, nous ne pouvons pas être dupes de l'amour, et c'est en cela que nous échappons au ridicule, parce que nous sommes conscients.

Rose Harlet demande :

— Avez-vous lu *Triple Amant*, dans *la Nouvelle Revue Européenne?* Très remarquable. On ne peut ignorer ce livre-là. C'est

le roman du super-conscient qui s'analyse dans trois expériences à la fois.

Et Philippe :

— Connaissez-vous *le Noble Viscère*, d'Eva Sakarine, un homme, paraît-il, qui se cache sous un nom de femme? Voilà qui donne le dernier coup aux mensonges du sentiment. Le Noble viscère, vous comprenez, Rose, c'est le cœur.

— Bien entendu, dit Rose avec un sourire bénin, comme lorsqu'on pense à une pauvre chose démodée, la crinoline, la tournure, le chignon ou le brevet supérieur.

Et animée d'une foi secrète, ses yeux cachés sous la cloche fauve mais la bouche contractée d'une néophyte à force de gravité et d'interjections :

— Oh! Philippe, nous ne sommes plus Paul et Virginie, Roméo et Juliette, Tristan et Iseult, Daphnis et Chloé. L'Amour, on sait aujourd'hui ce qu'en vaut l'aune. C'est un moment à passer et voilà.

— Le moment n'est pas désagréable... vous avez des mains si douces, dit Philippe

qui l'a dégantée en l'écoutant et met à la lumière de petites pattes roses d'étudiante, aux ongles faits.

— Je les masse à la crème Lucia, explique-t-elle. C'est ce qu'il y a de meilleur. Le matin, en traduisant Lope de Vega, je frotte, je frotte. Je m'applique à ne pas penser à vous. Ce serait idiot. Surtout, n'est-ce pas, évitons le sentiment, le sentiment stupide. Nous sommes des êtres intelligents qui sacrifions aux Lois, comme vous dites. Un point c'est tout. Mon oncle André, l'auditeur au Conseil d'État, m'a apporté un livre l'autre jour. Savez-vous ce que c'était? *L'Abbé Constantin*. Le pauvre garçon avait longtemps cherché, paraît-il, un roman adéquat à mon âge. Voilà comment on empoisonnait les jeunes filles du temps de maman. On les hypnotisait sur les tourments de l'amour.

— Ah! s'écrie Philippe, tout de l'amour sauf les tourments. Pas de romantisme, grands dieux!

Ils chuchotent ces déclarations dans la pénombre comme des serments. Tout d'un

coup, les lèvres de Rose Harlet se desserrent comme la coulisse d'un sac d'écus; elle va enfin puiser dans les trésors de son inconscient; elle en est un peu gênée :

— Dites, Philippe, croyez-vous que nous nous épouserons un jour?

Philippe, dans un geste égyptien, a posé pour réfléchir ses deux poings sur ses genoux et, touchant d'application dans la sincérité :

— Ça dépend. Si l'expérience que nous tentons conclut que nous pouvons prendre dans la société l'un de l'autre un agrément durable, je ne vois pas pourquoi nous n'irions pas jusque-là. Il convient pourtant de débrouiller ici les affinités intellectuelles des pièges tendus par les Lois. De ne pas donner non plus à l'amour dans la carrière prévue un coefficient trop important. Trois sur dix, n'estimez-vous pas que ce serait bien? Vous savez que ma licence finie, après le service militaire, je dois entrer dans les caoutchoucs de mon beau-frère. Wilfrid est une moule. Je le secouerai. J'ai déjà étudié toute la publicité que je compte donner à son affaire. Ça

doit rendre du quinze cents pour cent. Je vous estime trop, chérie, pour vous cacher que votre dot serait destinée à cette mise de fonds. Je trouve beaucoup plus chic de vous livrer honnêtement ce calcul que de simuler à l'égard de votre argent une poétique indifférence. Les affaires, je leur attribue dans ma vie le coefficient quatre, au bas mot. Acheter et vendre, approfondir la jouissance de ce double jeu, connaître le risque, la gorge sèche, puis le gain qui éclate un matin dans votre courrier, le tout au fond d'un bureau de cuir et de chêne, les semelles feutrées de la haute laine d'un tapis cubiste, ce sera une intensité du *Moi* qui passera toutes délices. Il y a aussi le sport, car je veux rester athlète. Deux, ce n'est pas trop pour le cheval du vendredi et la boxe du dimanche matin. Je donne deux également à la culture intérieure, les soins de propreté morale, l'esprit, la religion...

— Alors, ça ne fait plus que du deux pour l'amour, remarque Rose.

— C'est vrai, dit Philippe. Ah! qu'il y a de choses épatantes dans la vie!

Philippe a d'épais cheveux noirs sur un front net, l'œil froid et encore des joues d'enfant. Les matches l'ont élargi. Il porte du linge de linon, une pochette de batik sous un pardessus anglais et sa manchette au bouton de perle commence à voiler un duvet sombre. Il est l'orgueil de sa mère, le critérium de ses amis, l'attendrissement des femmes, et le scandale de son oncle, l'archevêque, humble prélat qui prêche la simplicité. Il adore son cheval, fraternise au stade avec des garçons bouchers, achète tous les livres nouveaux, blague Bossuet, loue les Soviets. Concepcion, l'étudiante espagnole, l'aimerait pour un flirt.



Sans chapeau, dans sa chambre, Rose Harlet est beaucoup plus jolie. Elle a de longs yeux caressants qu'on ne voyait pas sous la cloche fauve. Son père, le Président, habite sur les quais. De sa chambre, on aperçoit la Seine et les longs entablements si

monarchiques du Louvre. Pas un bibelot sur les étagères, ni chat en Delft, ni pigeon en plumes, ni Christmas givré retenu par un ruban mauve. Rien que des livres, *Triple Amant*, d'abord, sur une table basse, près du lit-divan. Puis, sur des rayonnages : *le Tourment de l'Amour*, *l'Exégèse du Sentiment*, *l'Amour et ses masques*, *le Mensonge sentimental*, *l'Amour Bacille*. Viennent ensuite Tacite et Blasco Ibañès dans le texte.

Rose Harlet fait un thème latin. C'est en vue du second certificat de licence. Va-t-elle interpréter : « J'ai cru comprendre en toi », par *Intelligo te?*

Et la voilà le stylo en l'air.

Est-ce que Philippe l'aime? Il compte l'épouser : c'est clair. Il le lui a presque promis; non pas seulement en pensant à l'agrément qu'ils trouveraient ensemble, mais à cause de la dot. N'était-il pas beau de vérité, de sincérité, de supériorité, lorsqu'il étalait sous ses yeux ce magnifique calcul d'association? C'était déjà une communion absolue dans la clarté entre leurs

esprits, une victoire sur les mutuelles hypocrisies.

— Certes, se dit Rose, nous avons fait du chemin, depuis Bettina, de *l'Abbé Constantin*.

Seulement, un point obscur : Pourquoi hier, au thé qu'a donné sa mère, où il y avait des étudiantes suédoises et Concepcion, noire comme ces pruneaux espagnols que peint le Gréco, Philippe a-t-il tant regardé cette jeune fille qui posait sur lui des yeux tranquilles comme ceux d'un homme. Concepcion un pruneau? Non; plutôt une olive; son masque ovale, son teint, ses yeux allongés... et une âme torse comme un tronc d'olivier pour finir la ressemblance. Avec ses doigts maigres, elle a mis du sucre dans la tasse de Philippe.

« Ou bien *Credo intelligere?* »

Ensuite, tous deux, le dos tourné à Rose, ils ont, par le carreau, contemplé le Louvre dans le crépuscule. Visiblement, Philippe faisait à l'Espagnole un petit cours d'Histoire de France,

« Si l'on mettait *putavi?* »

Et une larme tombe sur le mot latin dont l'encre stylographique se dilue en dégradé.

***

Philippe, au cours d'explication latine, n'a pas mis une seule seconde en doute que Rose Harlet ne fût derrière lui. Il était véritablement dans le champ magnétique de Rose. Son manteau en cloche au-dessus des roses échasses de ses jambes, sa bouche d'un rouge sévère de jeune fille du monde, tout cela impressionnait Philippe comme si sa personne, de dos, eût été plaque sensible. Pourtant, Concepcion étant venue s'asseoir à côté de lui, il a évité de tourner la tête. Et Concepcion, après le cours, ayant murmuré : « Je meurs de soif; conduisez-moi, je vous en prie, là où l'on mange des croissants chauds, pour y prendre une tasse de thé », il est sorti avec elle sans regarder derrière lui. Non pas qu'il voulût délibérément s'écarter de Rose Harlet, mais parce qu'il fallait feindre de ne

l'avoir pas vue s'il voulait profiter des avances si agréables que lui faisait Concepcion. C'était à prendre ou à laisser. En somme, c'est Rose Harlet seule qu'il aime. Mais l'amour vaut surtout en tant qu'expérience. *Triple Amant* le prouve. L'expérience de Concepcion est trop tentante. Impossible de s'y refuser, l'occasion ne se renouvellerait plus. D'ailleurs, on ne doit pas prendre l'amour au sérieux, lui prêter des obligations implacables. Rose et lui l'ont bien dit : « Pas de sentiment! »

Il s'attable donc à la boulangerie-pâtisserie. Deux tasses de thé sont entre Concepcion et lui. Philippe Champerret mord dans son croissant : il attend que l'Espagnole donne le ton de l'entretien. Elle n'y manque pas. La voici qui déclare qu'elle adore les Français; que ce sont tous des philosophes; que même lorsqu'ils s'habillent mal ils sont bien mis; et qu'ils dissertent mieux sur l'amour que les Espagnols qui n'en connaissent pas bien la théorie. Elle bavarde, elle ne tarit pas. Et, c'est singulier, Philippe, comme tous ceux de son âge, devenu international en ses goûts à

la suite de Paul Morand, et malgré la vaniteuse satisfaction de prendre le thé avec ce petit personnage exotique dont tout le monde s'attarde à regarder le sec profil navarrais, n'a pas la moindre envie de disserter sur l'amour avec Concepcion, encore qu'il croie comprendre que ce ne serait là qu'un prélude. Il se voit très bien, en effet, l'embrassant sous une porte cochère du boulevard Saint-Michel. Mais le rudimentaire et bête plaisir, sans complication, sans détour, sans subtilité! Il faut bien l'avouer, deux ou trois fois il a embrassé Rose Harlet dans le petit escalier de la Faculté des Lettres, à la nuit. Quel baiser! Un souffle de l'esprit, le goût de la pensée aristocratique de Rose, un baiser profond, obscur comme cette âme plus mystérieuse que la sienne.

Et il se produit ce coup de théâtre : au moment où la bavarde qu'il a en face de lui le renvoie tout entier à Rose Harlet comme un fronton basque renvoie la pelote, une fauve silhouette furtive et fureteuse passe, dehors, à travers la fumée des croissants

chauds. C'est Rose Harlet elle-même qui les regarde par la vitrine de la pâtisserie.

Rose Harlet l'a vu prenant le thé avec Concepcion,

Il a beau se dire : « C'est bien mon droit, je suis bien libre », la dernière gorgée de thé qu'il a bue fait dans son estomac office de vitriol. Et il éprouve cette bizarre impression bien connue de sentir sa conscience en travers de sa poitrine.

— Et vous autres, Français, interroge Concepcion dont les yeux sont de noirs précipices qui voudraient aspirer Philippe pris de vertige, que pensez-vous des Espagnoles?

— Qu'elles sont, de l'amour, le piège le plus perfectionné, le plus puissant, le plus irrésistible...

De plaisir, Concepcion se pelotonne en rond dans sa fourrure.

— ... Mais moi, je préfère les Françaises.

Le ressort de sa maigre échine se détend, elle pose sur Philippe un regard de fureur glacée et abandonne sur le terrain de sa défaite sa tasse de thé inachevée.

***

Resté seul, Philippe paya, d'une main qui tremblait un peu, appela de ses désirs, qui furent exaucés, un taxi vide, donna l'adresse du quai Voltaire.

« Si je vais voir Rose Harlet, pensait-il, ce n'est certes pas dans la recherche d'une scène démodée d'attendrissement. Non. Ni dans un lâche sentiment de pitié. Je vais simplement servir la vérité dont nous nous sommes fait une règle. La vérité c'est que je n'ai jamais cessé de l'aimer; or, elle croit le contraire, d'après les apparences, donc il importe de la détromper, et c'est la froide raison qui me dicte seule ma démarche. »

Mais le valet de chambre du Président Harlet, qui le reçut des bons offices de l'ascenseur, lui déclara :

— Mademoiselle vient de rentrer souffrante. Elle est au lit déjà.

Philippe insista, fit envoyer sa carte à

Rose : il fut éconduit inexorablement avec une brutalité silencieuse et féroce.

Il se retrouva sur les quais dans la nuit, avec la sensation que son cœur, le noble viscère, était tordu, étreint par deux mains qui eussent voulu en exprimer toute la vie. Voilà où il en était, lui, Philippe Champerret. Et pas d'autre pensée que celle-ci : il avait pour jamais perdu Rose Harlet. C'était fini. Elle le haïrait toujours désormais. Il irait seul au cours d'espagnol; il irait seul partout. Les petites mains chéries, si molles, si douces, où chaque doigt, chaque ongle avait comme un minuscule visage, une physionomie différente pour appeler ses lèvres, il ne les connaîtrait plus. La mince épaule de Rose, la ligne tanagréenne de son corps iraient à un autre ; et son âme, ce jardin sous le clair de lune, envolée pour lui !

Il traversa, eut envie de s'étendre sous la ferraille du lourd tramway, s'en alla buter aux marches inégales du trottoir, en face, là où sont les bouquins en espalier, vit la Seine nocturne toute grouillante de chenilles de feu.

Le tourment de son amour voulut se coucher dans ce lit noir ; mais il le débordait, montait jusqu'aux entablements du Louvre, jusqu'à la nuée rousse, pavillon des nuits de Paris. Sa douleur à lui, Philippe Champerret, remplissait le monde jusqu'aux étoiles qui en étaient atteintes.

Il revint sous l'appartement du Président. Au troisième, derrière les volets fermés, grands volets délabrés des vieilles maisons historiques, on sentait la clarté des chambres. Rose était là, malade. Il dut empoigner son mouchoir. Il s'en alla, écrasant ses larmes. Les passants le regardaient.



Pendant trois jours, Rose Harlet resta au lit. Le premier jour elle avait réellement trop mal pour continuer à vivre comme tout le monde, mal de jalousie contre Concepcion, mal pour s'arracher à Philippe indigne, mal pour respirer sans amour désormais. Le système nerveux avait fléchi et voilà soudain

mille désordres d'estomac avec fièvre, Rose vaincue, Rose pauvre petite chose au fond de son lit.

Le lendemain — la bile salvatrice chassée — demeurèrent la douleur, le dégoût de la vie sans Philippe, l'invincible désir de l'aller rechercher, toute fierté piétinée. C'en était assez pour la clouer au creux de son matelas.

Un pneu, et de Philippe, le troisième jour. Elle l'ouvrit d'une main amoureuse mais l'esprit raidi d'avance contre les raisonnements captieux de ce subtil. Or, le pneu disait seulement : « Rose chérie, Rose, mon seul amour, laisse-moi aller à toi, me rouler à tes pieds pour te demander mon pardon. Je ne puis vivre sans toi. » Et ce ne fut pas trop alors que le bienfaisant concours du lit pour soutenir sa prostration quand elle eut décidé d'opposer au déchaînement d'instinct qui emportait ce fragile raisonneur, le stoïcisme le plus impitoyable, l'esprit critique le plus moderne.

« Voilà bien les incohérences de l'amour »,

pensait Rose Harlet, en s'interdisant de répondre au pneu de Philippe.

Cependant son cœur fondait de délices à en froisser le papier dans sa main.

***

Nous voici au quatrième jour, Rose Harlet traîne à la Sorbonne une malheureuse figure balafrée de cernes noirs. Pour éviter Philippe, elle change de professeur et s'en va au cours de M. Cyrille, le commentateur de Cervantès. Très ennuyeux. Elle ne peut le suivre cinq minutes. De lui-même son cerveau argumente contre Philippe. « Non, non; ce n'est pas de cette manière que j'entends être aimée. »

A la sortie, elle se retourne. Philippe est derrière elle, la mine de papier mâché, et ces yeux défaillants que les Russes pathétiques et ruinés peignent à leurs Pierrots de chiffons.

— Rose, Rose, il faut que je vous parle.

Il l'aborde ainsi, péremptoire et suppliant. Le cœur tuméfié de Rose reçoit à cette vision le trait, le coup de lancette libérateur. Elle

doit retenir à plein effort ses bras chargés de caresses qui se tendraient d'eux-mêmes vers lui. Elle ne se sent que componction, tendresse, douceur, suavité.

Ils s'asseyent comme autrefois sur la banquette de chêne, dans le vestibule de la Faculté des Lettres.

— Rose, je n'ai jamais aimé que vous. Je hais Concepcion. Une sotte et une coquette, voilà ce qu'elle est. Ma faute a été de me croire libre, libre de ma curiosité, libre de mes superficiels plaisirs, libre de ma fantaisie. Mais, Rose, vous êtes ma Loi, ma Règle, ma Chaîne. Je suis prisonnier de vous. Pour chasser Concepcion de ma vie, j'ai été discourtois, irrémédiablement. C'est fini, Concepcion... Je ne suis plus qu'à vous, Rose. Il n'y a plus ni affaires, ni sports, ni coquetteries morales. Je ne suis qu'une chose qui vous aime. Une partie de ces nuits dernières, savez-vous que je les ai passées sous vos fenêtres, à vous appeler mystérieusement? Hier, à minuit, un agent tournait autour de moi. Tout m'était égal. J'étais à bout. Une

journée de plus sans vous, je n'aurais pu la vivre.

— Moi, dit Rose, en lui offrant ses mains nues, c'est la même chose. J'ai cru mourir que vous en aimiez une autre. Entre notre amour et la vie, je ne distingue pas; c'est tout un. Au bout du monde, Philippe, j'irais avec vous! Le reste m'est égal. J'ai fait semblant de venir à ce cours, pour vous fuir. En réalité, j'étais sûre que vous y viendriez aussi. Je ne pouvais plus vivre sans vous. Ma licence, voyez-vous, Philippe, je m'en fiche.

— C'est comme moi les caoutchoucs, Rose.

LA BIENFAITRICE

A la dégringolade sonore de cinq paires de galoches dans l'escalier obscur, la concierge se dit :

— Voilà encore la marmaille à maman Virginie qui va se promener. Ce n'est pas fini, les vacances. Misère! C'était hier les prix. Vivement la rentrée, que tous ces galopins-là nous fichent la paix.

Puis elle met le nez au carreau de sa loge pour regarder les gosses qui au fond l'amusent, — les quatre garçons si gaillards et la petite Louise, la dernière, grosse comme une puce. Mais elle est bien étonnée de les voir en

habits du dimanche, avec leurs souliers à quarante-huit francs, et de gros livres rouge et or sous le bras. D'ailleurs, maman Virginie elle-même apparaît, conduisant la bande. Elle est en jaquette et vient visiblement de se recoiffer. Elle a dû être « bien », maman Virginie, pense la concierge. Grande, les cheveux cendre blonde, le front haut, le nez long, les hanches toujours maigres, elle est encore admirablement conservée pour une femme qui a eu neuf enfants. Oui, neuf enfants, tous vivants, madame, car ceux-ci ne sont que les derniers; les quatre aînés travaillent. Il y a Émile et Léon qui reviennent du Maroc, et sont entrés dans la fonderie d'à côté, où leurs sœurs gagnaient déjà quatorze francs par jour.

— Comme cela, vous voici partie en courses, maman Virginie, dit la concierge, estimant qu'elle a droit à quelque éclaircissement.

Des éclaircissements! On ne demande qu'à les lui fournir. On serait bien fâché de s'en aller ainsi faire une démarche intéressante sans lui en donner les raisons.

— Oui, madame, c'est mon habitude, chaque année, après les prix, de conduire mes enfants chez mon ancienne patronne afin de lui montrer qu'ils travaillent bien. C'est une dame haut placée, une rentière, madame. J'étais chez elle comme femme de chambre lorsque je me suis mariée, et ma foi elle m'a bien aidée dans mes débuts, quand les temps étaient durs pour l'ouvrier. Je l'ai vue m'envoyer jusqu'à deux pot-au-feu par semaine, madame. Elle me disait toujours : « Virginie, je veux que vous ne manquiez de rien. »

— Il y a des bons riches, observe la concierge.

— Louise! crie maman Virginie, qui ouvre sa parenthèse d'une gifle bien appliquée à la gringalette petite dernière, si tu frottes encore ta robe contre le crépi du mur, je te laisse à la maison! — Et, madame, c'étaient encore tantôt une jupe, tantôt une culotte pour mes enfants. Vous pensez bien, que ça ne s'oublie pas. Aussi, madame, je n'ai jamais manqué, ni au jour de l'an, ni aux

prix, de lui amener mes gosses, non pas certes pour courir après les étrennes ou les récompenses : on n'en est pas à vingt francs près, Dieu merci ! mais par amitié, tout bonnement.

— Bien sûr, approuve la concierge d'un air benoît, il y a des choses qui se font.

Puis, revêtant soudain son despotisme professionnel :

— Non, mais regardez un peu votre fils qui dégrade ma porte avec le talon de sa chaussure. Je te la ferai payer, garnement !

Des rires moqueurs éclatent dans la bande qui fuit sur le trottoir. La mère les suit, les met en branle, les guide par derrière comme un attelage. Elle est digne et paisible ; sa démarche un peu alourdie par les fatigues, sa façon de porter la tête ainsi que les braves femmes sans reproche, lui confèrent une noblesse. C'est maman Virginie qui passe.

***

Dans le métro on se loge comme on peut. Maman Virginie prend Louisette par la main, de peur qu'elle ne soit écrasée entre deux grosses personnes, ou qu'on ne la retrouve plus, tant elle est petite. Les garçons, à l'autre bout de la voiture, comptent tout haut les affiches qui filent sous le tunnel. On aperçoit dans la foule le dos rouge et la tranche dorée de leurs livres de prix. Et à chaque station ils interpellent :

— Maman Virginie! faut-il descendre?

On n'entend qu'eux. A Saint-Germain-des-Prés, quand ils débarquent sur le quai, il semble que le métro évacue un régiment. Mais, dans le large escalier qui mène chez « Madame », voici les cinq galopins saisis d'une stupeur sacrée. Ils se sont tus. A peine s'ils taquinent du bout de leur soulier la tringle du tapis, à chaque marche, ce qui rend un son de ferraille. La chose qui les intimide le plus et qu'ils appréhendent à

l'avance, je le sais bien, moi : c'est la vision qui les attend du valet de chambre apparaissant tout à coup dans l'embrasure de la porte, avec son faux col glacé, son habit de cérémonie, et son air de ministre. D'ordinaire, les pauvres gosses ont beau se dire que ce n'est qu'un larbin, aucun d'eux n'ose lever la tête vers lui, tant ils éprouvent sa majesté. Même ce qui les préoccupe le plus, maintenant que maman Virginie a mis le doigt sur le bouton de la sonnette, c'est l'attitude qu'ils vont prendre devant ce valet de chambre. Un long moment se passe. N'y aurait-il personne? Après deux ou trois minutes on entend un bruit de bottines qui s'avancent à pas lents sur le parquet de l'antichambre. La porte s'ouvre. C'est Madame elle-même qui est là.

— Ah! ma bonne Virginie! quelle agréable surprise!

Madame doit avoir dans les soixante-huit ans, pense Virginie, mais elle en paraît davantage, car elle a bien vieilli ces derniers mois. Elle se déplace pesamment, alourdie

par l'embonpoint et les rhumatismes. Sur ses cheveux blancs pose un petit pouf de dentelle blanche. Son visage tout blanc aussi, comme de la cire, et un peu boursouflé, s'est éclairé de joie quand elle a reconnu sa fidèle Virginie et la progéniture de son ancienne servante ; mais soudain, la vue des livres de prix à tranche d'or semble lui causer une angoisse, et tout en embrassant les enfants, elle y jette des regards furtifs et peureux.

— Madame s'est dérangée elle-même pour nous introduire ! — dit Virginie, confuse.

Madame répond très bas, et d'un ton détaché :

— Oui... j'ouvre moi-même.

Et elle déclare à maman Virginie qu'elle va la recevoir dans sa chambre.

Au passage, les enfants, par une porte mi-close, aperçoivent le grand salon où il fait tout noir, et où les fauteuils ont des robes grises. Après quoi toutes les autres portes ont un air fermé à clef. Voici la chambre de Madame, tendue de damas gris-perle. Tou-

jours armés de leurs livres de prix, les quatre garçons s'installent sur des chaises légères à bâtons dorés dont, assis en crapauds, ils grattent les moulures de leur talon; et peu à peu, enhardis, ils en viennent à discuter, en chuchotant, sur le sujet de la pendule empire.

— Je te dis que c'est Barbe-Bleue.

— Non, il y a écrit : Hercule.

Et pendant que maman Virginie cause avec Madame, ce petit asticot de Louise vient minauder devant la grande armoire à glace; et l'on dirait un moucheron sur un lac.

— Eh bien, ma pauvre Virginie, murmure Madame qui a l'air très triste, la vie se fait dure, n'est-ce pas? Je pense à vous bien souvent. Je me dis : « Ma brave, ma courageuse Virginie, comment peut-elle s'en tirer avec ses neuf enfants qui doivent être doués d'un tel appétit? »

— Le fait est, opine Virginie, qu'ils mangent bien, les brigands; mais il vaut mieux aller au boulanger qu'au pharmacien.

Et toutes ses fiertés maternelles, son orgueil

d'avoir mis au monde ces gloutons, passe dans son sourire quand elle ajoute :

— On n'est pas loin de dix francs de pain par jour.

— Dieu ! dit Madame épouvantée, comme si maman Virginie parlait d'une terrible maladie.

Puis elle observe les enfants, et ses yeux revenant aux livres rouges :

— Je vois qu'ils travaillent bien à l'école, ces pauvres petits.

Un silence règne quelques secondes; les joues blanches de Madame tremblent légèrement. On dirait qu'elle regarde en dedans d'elle-même pour se consulter,

— Même Louisette qui a eu un prix d'exactitude ! prononce la mère.

Cette phrase dite au hasard, comme une autre, parce qu'il fallait placer un mot, déclenche soudain une décision dans l'esprit de Madame, qui péniblement se lève de son fauteuil et va vers le secrétaire en marqueterie. La petite lauréate du prix d'exactitude, avec sa mine de papier mâché, lui semble ne

pas manger à sa faim tous les jours. Elle, Madame, la bienfaitrice attitrée de Virginie, se doit à elle-même, doit à tous les dons répandus depuis vingt-cinq ans sur cette famille, elle doit à son rang, à ses générosités passées, à son propre cœur, de répondre à la démarche d'aujourd'hui par la largesse coutumière. Il est, pour certains impôts, des circonstances mille fois plus impérieuses que le percepteur. La voici devant le bureau. Son doigt tire un bouton, en presse un autre; le jeu des tiroirs secrets s'accomplit ponctuellement. Trois ou quatre billets de dix francs apparaissent. Elle en saisit deux, hésite, en remet un, et tend l'autre :

— Tiens, ma petite Louisette, dit-elle enfin avec toute la douceur de sa résignation, voici, pour toi et pour tes frères, la récompense de votre application.

Et se tournant vers Virginie, Madame ajoute, comme une personne qui n'en est plus à compter ses blessures d'amour-propre :

— Je ne peux plus faire ce que je faisais autrefois, Virginie. Ma fortune était en

immeubles : la guerre m'a écrasée. Pendant cinq ans, pas un sou de loyer; ensuite, les impôts ruineux; les réparations si coûteuses. Enfin le prix croissant de la vie...

— Madame est bien trop bonne, reprend maman Virginie avec son sourire dévoué et fidèle.

Elle voudrait bien protester. Si Madame est gênée, il ne faudrait pas qu'elle se prive pour les enfants; on n'est pas venu pour ça. Une bonne parole de Madame aurait suffi, Oui, mille raisons de ce genre viennent aux lèvres de Virginie confuse. Mais elle connaît les usages; refuser serait faire affront à Madame. S'apercevoir même de sa gêne équivaudrait à une impertinence. Quand on a servi, on sait ce qui peut se dire et ce qui ne peut pas se dire. Alors Madame continue:

— Heureusement encore que l'on trouve des légumes secs à bon compte, n'est-ce pas?

— Oh! laisse échapper maman Virginie dans un accès de franchise, ils sont si mauvais que les gosses n'en veulent pas.

— Hélas! moi, je m'en contente, mur-

mure Madame, mais si bas qu'on la devine plus qu'on ne la comprend.

— C'est comme le frigo, ajoute Virginie; ça leur coupe l'appétit.

Madame, en indiquant environ la moitié de sa main, se récrie :

— Je m'en suis fait cuire l'autre jour un petit bifteck; c'était excellent, j'ai trouvé. Mais c'est encore si cher! Comment pouvez-vous nourrir toute votre famille?

— Bast! on touche la cherté de vivres; puis mon mari a été augmenté. Quant à mes jeunes filles, elles gagnent quatorze francs à la fonderie.

— Chacune? demande Madame.

— Oui, madame, chacune. Et mes deux aînés qui y sont entrés à leur tour ont le double.

Madame ouvre de grands yeux. Elle suppute tous ces salaires, fait un calcul mental; les chiffres dansent devant ses yeux; elle arrive à un total journalier qui la confond : cent vingt, cent quarante francs peut-être... Elle est éblouie. Et elle qui n'a donné

que dix francs à la petite! Quelle goutte d'eau! Si c'était à refaire, Madame n'hésiterait plus devant les deux billets. Maman Virginie est devenue quelqu'un de considérable. Madame éprouve une humiliation nouvelle d'avoir lésiné. Elle dit :

— Ma bonne Virginie, vous voilà tirée d'affaire. Vous le méritiez bien, certes. Vous avez eu tant de peine à élever votre famille!

Virginie, qui n'est pas sotte, et qui sent le cœur de Madame à vif, sait aussi, dans sa finesse de brave femme, quel baume y appliquer.

— Il faut dire que Madame nous a tant aidés dans les temps difficiles!

— Oui, soupire Madame, j'aimais à donner, quand je le pouvais. Aujourd'hui...

Elle n'en saurait dire plus. Sa détresse de riche l'étrangle. Elle s'arrête et sa fierté ne parvient pas à retenir une larme, une grosse larme qui tombe le long de sa joue. Il est de fait, pense maman Virginie, que c'est tout drôle de sentir une dame si pauvre au milieu de ces beaux meubles.

— Dire qu'elle se couche peut-être sans souper dans son lit Louis XV qui a un si joli baldaquin.

Maman Virginie en a l'estomac retourné. Le pire est de ne pouvoir exprimer ce à quoi elle songe. Mais ça vexerait trop Madame. Non, non, il ne faut pas avoir l'air de plaindre sa bienfaitrice. Il vaut mieux s'en aller.

— Allons, les enfants! on ne va pas ennuyer Madame plus longtemps. Remerciez-la de sa grande bonté d'aujourd'hui et d'autrefois.

Les quatre garçons armés de leurs livres de prix se mettent sur leurs jambes et balbutient d'un air gêné et distrait :

— Merci, Madame, pour votre grande bonté d'aujourd'hui et d'autrefois.

Et maman Virginie fourre dans un gros porte-monnaie crasseux, déjà bourré de pièces et de sous, le billet de dix francs qui la brûle. Quant aux paroles qui la démangent, elle les rentre, et se mettant un bœuf sur la langue, elle sort respectueusement, comme une domestique bien stylée.

***

Madame n'en a pourtant pas dit long sur sa situation précaire. Mais le soir, après la soupe, la famille tassée autour de la table ne peut plus parler d'autre chose. Ils sont là, tous les onze, un peu las du travail, mais empreints d'une certaine béatitude. Le vieux qui est en extase devant la petite Louise, sa dernière, et la fait toujours asseoir à ses côtés, lui taille son pain en menus morceaux, pendant que le grand Émile, son aîné, l'amputé de la jambe gauche, s'en va en boitillant chercher dans le buffet une bouteille de vin à cent sous qu'il a achetée ce soir. Elle est encore enveloppée du papier fin de l'épicier. Il la débouche et en sert fièrement une rasade à sa mère.

— Tiens, maman Virginie, c'est du bon.

Maman Virginie trempe mélancoliquement ses lèvres dans le verre :

— Cela me fait quelque chose, murmure-t-elle, de penser à Madame qui, bien sûr, ne boit que de l'eau.

— Avec les dix francs qu'elle a donnés à Louisette, prononce le père, sagace, elle aurait pu se payer cinq litres d'ordinaire.

— Il ne fallait pas les accepter, ces dix francs, déclare le grand Émile.

— Penses-tu! reprend maman Virginie. Les gens qui ont été fortunés jadis, mon garçon, c'est les vexer de s'apercevoir qu'ils ne sont plus riches.

Elle découpe un gros rôti tout ruisselant de jus. Dix assiettes à la fois se tendent. L'aîné des écoliers, attendri par ce beau morceau de viande, déclare :

— Elle n'en mange pas comme ça ce soir, Madame.

Et là-dessus, le voilà bien surpris d'essuyer une taloche de son père.

— Les enfants ne parlent pas du malheur des autres. Tu dois respecter Madame, qui a été la patronne de ta mère. Si elle n'est pas heureuse à cette heure, on l'a connue millionnaire, mon gars!

— Mais je ne lui dis pas de sottise, pleurniche le petit. C'était pour causer.

Maintenant couteaux et fourchettes travaillent dans le silence. La grosse miche de pain, morceau par morceau, s'écroule comme un édifice de pierres. C'est plaisir de voir ces travailleurs se refaire des forces. La lampe à pétrole éclaire le front calme des hommes, et les peignes en simili dans la chevelure savamment coiffée des jeunes ouvrières de l'usine. Soudain maman Virginie repousse avec dégoût son assiette; puis, presque dans le même temps, piquant son morceau de viande inachevé, elle le dépose dans l'assiette de son mari.

— Tiens, papa, finis-le; moi, je ne peux plus; je pense à Madame, et le mot que le petit vient de dire me tracasse trop.

— Si tu jeûnes, dit Léon, ce n'est pas ça qui la nourrira.

— Ce qui est malheureux, dit une des filles, c'est de lui avoir pris ses dix francs.

— Moi, déclare le père, j'ai une idée. Il faut lui rembourser sa « galette ». Je n'en veux pas. Il ne sera pas dit qu'un ouvrier comme moi a profité du malheur d'une

rombière haut placée. Il faut lui rendre ça. Mais attendez! Pas brutalement. On ne lui fichera pas ses sous comme à un chien. On lui montrera qu'on a de l'usage, et on fera les choses d'une manière fine et délicate. Par exemple, on mettra le billet sous une enveloppe blanche, et Léontine, qui a du style, trouvera une inscription à écrire sur le tout.

Mais maman Virginie secouant la tête :

— Non, ça ne peut pas se faire. Ce serait toujours un affront pour Madame. On n'est que des ouvriers; on ne peut pas se permettre de savoir qu'elle n'est pas heureuse. Pourtant je sens bien que je ne mangerai à mon bon appétit que le jour où l'on viendra me dire qu'elle ne se met plus la ceinture.



Il est onze heures, et le mari de Virginie sort du chantier. Ses épaules pesantes, épaissies depuis quarante ans sous les charges de madriers, s'essayent à se relever d'un air crâneur, et sa tête, où la casquette très usagée

écrase la tignasse grise, se redresse, conquérante. Il a une figure poilue, tannée et ridée, mais sculptée minutieusement de fins et imperceptibles détails, comme les visages latins, et il garde, sous les sourcils, l'œil vif, éveillé et souriant de l'homme qui n'a pas bu.

Avant de se rendre chez le bistro pour déjeuner, il oblique et se dirige vers la grande épicerie Racontar, là-bas, au coin du boulevard et de la rue. Et une fois devant l'étal, il tombe en arrêt à l'aspect des poulets de la Bresse rangés tout nus et roses, le ventre rond, et se serrant, si l'on peut ainsi dire, les coudes. Il avise le plus rond, le plus lourd d'aspect. Sa grosse main se glisse sous le dos de la volaille, il la soupèse.

— Combien? interroge-t-il.

Un jeune lévite de l'alimentation qui se tient là debout, le crayon à l'oreille et le carnet de fiches à la main, répond :

— Quarante francs.

— Bigre! reprend tout bas le bonhomme.

Mais il s'agit pas de marchander. On a assez dégusté de ses pot-au-feu à Madame,

alors qu'elle était riche et qu'on ne l'était guère. Aujourd'hui on n'en est pas à quarante francs près, n'est-ce pas ?

— Enveloppe-moi ça, mon garçon.

— Caisse! un Bresse, quarante! crie le lévite d'une voix puissante.

Et voici le poulet payé. Mais ce n'est pas tout. Le mari de Virginie déclare :

— Maintenant il faut me porter ça à domicile et dare-dare.

La caisse objecte :

— Les livraisons se feront....

— Sur-le-champ, madame, ou je vous laisse la bête pour compte. J'ai là entre le pouce et l'index un billet de cent sous pour le livreur qui se chargera de la commission et à qui je veux dire deux mots d'abord.

On se fait bien un peu tirer l'oreille : les livreurs déjeunent, il y a d'autres commandes urgentes ; mais le mari de Virginie se montre si péremptoire qu'on doit à la fin en passer par où il veut. On mande un livreur. Alors le vieux charpentier, faisant crisser entre ses doigts le billet annoncé :

— Tu vas aller, mon gars, dans le quartier de Saint-Germain, à l'adresse que je te vais donner, et tu remettras directement ce petit rôti fin à la dame qui t'ouvrira elle-même la porte, vu qu'elle n'a plus de quoi se payer un larbin. C'est une vieille propriote ruinée par ses locataires, tu comprends. Et tu lui diras en deux mots : « Madame, voilà de la part de personnes qui vous doivent. » Ce n'est pas que je sois son locataire, mais elle a été bonne pour mes gosses jadis, et je ne veux pas la laisser crever de faim, aujourd'hui. Si elle t'interroge, si elle demande qui t'envoie, motus! Tu ne lui diras pas si c'est un ouvrier, si c'est un gentleman; tu feras l'imbécile, tout bonnement. Si elle t'allonge six ronds pour la commission, tu les refuseras et tu lui diras que tu as eu déjà cinq francs de pourboire. Quant à l'étiquette du prix, tu la laisseras sur le poulet, pour qu'elle sache qu'elle mange quelque chose de bon. Maintenant, voilà tes cent sous et l'adresse. Va et fais vite.

LA CHEVELURE COUPÉE

C'est l'habitude de François, le jeune architecte artiste et diplômé de la rue Daunou — l'auteur des modernes et ravissantes petites gares de la T. C. R. P., nées du mariage de la Chine avec l'Égypte — de remonter le boulevard, chaque soir, à la fin de sa journée de labeur. Il suit la foule entre les murailles flamboyantes de la publicité lumineuse, l'œil attiré, tantôt à droite, tantôt à gauche, par des écrits fulgurants et sataniques, où la fatalité se contente de vous signaler une marque de jambon, une liqueur apéritive. C'est dire que François marche le nez en

l'air. Il n'est pas de ceux qui dévisagent les passants, ou regardent, en marchant, la pointe de leur soulier; aussi éloigné d'un de ces défauts que de l'autre, tout ce qui est aérien, tout ce qui vole, tout ce qui dépasse la chaussée de dix mètres, au moins, seul l'intéresse. On croirait que le bonheur doit lui venir de là-haut.

François est un célibataire aimable et rêveur, triste souvent de n'avoir pas rencontré, parmi les cinquante-deux héritières que des amies de sa mère lui présentent chaque année — François étant architecte particulièrement occupé, les présentations ont lieu le dimanche, — l'âme sœur, l'âme ineffable, la seule avec laquelle il pourra partager sa vie. Vous me demanderez peut-être alors la raison pour laquelle, au lieu de porter une certaine inquisition dans la foule où circulent souvent de si jolies demoiselles, il élève ses regards jusqu'aux toits, où l'on n'en aperçoit guère. C'est que les êtres chimériques, rêveurs et inspirés sont ainsi.

Dans l'espèce, si François n'avait pas levé le nez, il n'eût pas marché, ce soir-là, sur le petit paquet rond et doux, emplette sans doute échappée aux doigts de quelque habituée des magasins, et qui dérangea son équilibre au point de le jeter tout entier sur le dos du vieux monsieur qui le précédait dans cette procession du trottoir.

François est un cher garçon plein de scrupules. Il ramasse prestement le paquet perdu et balaye d'un regard allongé toute la foule pour y découvrir l'élégante propriétaire de l'objet perdu.

— Madame, n'auriez-vous pas laissé tomber ceci ?

Ces personnes auxquelles il s'adresse ne savent tout d'abord ce que leur veut cet élégant jeune homme. Certaines le prennent pour un malotru et s'en vont en pinçant les lèvres.

Reste François avec ce paquet à la main. L'idée du commissariat de police s'impose. Mais l'ennui du commissariat, quand on n'a pas l'habitude d'y être entraîné de force,

c'est qu'on se demande toujours où il se trouve ; puis, selon l'heure, s'il est ouvert ou fermé; et, en même temps, sur l'asphalte de quel arrondissement l'on chemine, les arrondissements ayant des limites d'un dégradé insaisissable. Ainsi, où finit le neuvième, où commence le premier? C'est tellement subtil, imprécis, ardu, que le sensible François en a mal. On trouverait plus difficilement un agent dans cette foule qu'une aiguille où vous savez; donc impossible d'être aidé d'un affectueux conseil. Enfin, après une demi-heure de pénible incertitude, François se dit : « Demain, il fera jour, et j'enverrai mon domestique. »

De cet instant, il devient allègre, et reprend, en réalité, sa promenade au point où, pour l'agrément, il l'avait abandonnée. Ce paquet ne pèse deux fois rien. Et il imagine de jolies choses, du blanc linon, du crêpe Georgette, des bas roses. Il s'attendrit : « La pauvre petite qui a perdu cela... ! »

François regarde de plus en plus haut, au delà des toits où d'une encre de feu une

main diabolique écrit le nom des crèmes de beauté.

Au moment de rentrer dans son petit appartement de garçon, rue Daunou, sa crainte est que la respectueuse familiarité de Théodule, son domestique, n'aille jusqu'à s'informer du « petit achat que vient de faire là monsieur ». Cette question agacerait François. Demain, on enverra Théodule au commissariat, c'est entendu. Mais, ce soir, il convient qu'un peu de mystère plane encore sur la trouvaille. D'ailleurs, François sent bien qu'il ne pourra pas s'endormir avant d'avoir cherché si le paquet ne contient pas une indication, une adresse, auquel cas il se ferait un devoir pieux de ne pas envoyer Théodule pour la restitution personnelle. Donc, jusqu'ici, l'affaire ne regarde que lui. Et, dans l'ascenseur, il dissimule assez adroitement le paquet dans la poche verticale de son pardessus, celle des mains.

— Monsieur est en avance, ce soir, s'excuse Théodule en défaisant son maître du

pardessus. Il faudra que Monsieur attende dix petites minutes pour le dîner.

— Cela n'a pas d'importance, Théodule, prononce avec clémence François, ravi.

Et, s'assurant que son esclave ne le voit pas, il s'empare du paquet caché dans sa poche, pour venir s'enfermer dans son vaste atelier, où les tables à dessin s'allongent sous les toiles éclatantes des maîtres modernes.

Charmant petit paquet! Voilà que François ne s'était pas aperçu qu'il fleurait un indiscernable parfum. Ces doigts d'homme, tranquilles et sans énervements, passent déjà cinq minutes à défaire le nœud de la ficelle. Puis écartent doucement le papier bleu.

O merveille! C'est de la soie, et c'est de l'or qui se répand en odorant écheveau sur la table à dessin. Une chevelure de fée, légère, glissante, impalpable, liquide dans ses mains quand il veut en réduire, en comprimer le débordement.

— Voilà, se dit-il, des cheveux comme je les comprends.

Un coup discret résonne à sa porte, mar-

quant, ainsi qu'une horloge, que cinq minutes viennent encore de s'écouler dans la contemplation.

— C'est bon, Théodule, j'ai compris. Je suis servi, n'est-ce pas? Eh bien! fichez-moi la paix!

François doit maintenant refaire le paquet; il essaie d'une torsade, d'une tresse. Il pense : « C'est égal, la personne qui portait de tels cheveux ne devait pas être laide, là-dessous! »

Il ne s'en dit pas plus. Car, enfin, ces cheveux ne lui appartiennent pas. Ce n'était même guère son droit d'y mettre le nez. Rien n'était moins probable que d'y trouver une adresse. Il aurait dû y maintenir la ficelle scellée par l'invisible discrétion. A cette heure, il ne se débattrait pas contre l'impossibilité de réduire à rien cette chevelure gonflée d'orgueil.

En fin de compte, elle est logée dans une boîte de laque, vidée en un geste impatient de vieux gants tannés par l'usage.

***

Il est très certain que si le paquet eût contenu simplement du linon ou du crêpe Georgette, le premier geste de François, en s'éveillant, eût été de remettre l'objet trouvé à Théodule, le chargeant de se débrouiller quant au commissariat compétent, au lieu de porter, ainsi qu'il fit, les cheveux à la lumière du jour, où ils étaient plus chatoyants encore. On sentait des cheveux tout jeunes. *Elle* ne devait pas avoir vingt ans. Quel déficit pour *Elle* qu'une telle perte! Et il la plaignit. Mais le procédé du commissariat de police lui sembla vulgaire, irrespectueux. Puis il était bien tard, maintenant. C'était dès hier qu'il aurait fallu s'y rendre. *Elle* y avait déjà fait, sans doute, une inutile réclamation. Restait la préfecture de police, la grande nécropole où viennent mourir, orphelins, les objets trouvés : parapluies abandonnés, sacs à main fugitifs, portefeuilles volages, montres non reconnues et illégitimes,

pauvres choses toutes bâtardes, destinées à de froides fosses communes et administratives. Heureux quand un escroc ne vient pas simuler une propriété fallacieuse pour s'emparer de l'une d'elles! L'idée que ces cheveux blonds pourraient être ainsi victimes d'un rapt détourna définitivement François de son devoir civique tout tracé.

Mais, ivre de se justifier vis-à-vis de ses scrupules, il jurait de se consacrer désormais lui-même à la recherche de la blonde inconnue et de rivaliser, dans cette action individuelle, avec une administration dévorée de zèle pour la restitution des objets perdus.

On le vit donc prélever avec mille soins, comme pour composer une relique, une petite mèche d'or sur la chevelure opulente et, muni de ce talisman, courir tous les coiffeurs du boulevard. Et il interrogeait les garçons après le patron. Ne se souvenaient-ils pas d'avoir tranché de magnifiques cheveux de cette couleur? Et à quelle personne? Pouvaient-ils indiquer le nom et l'adresse? On le regardait de travers, quoique décoré. Beau-

coup de messieurs en toge blanche, doux comme des agneaux sous le rasoir, levaient, pour apercevoir ce jeune homme, un visage savonneux et stupéfait. Alors, François décrivait sa trouvaille. Le coiffeur conseillait de recourir à la préfecture de police.

En même temps paraissait, chaque jour, et dans tous les journaux — feuilles du matin, feuilles du soir, même celles qui poussent en plein soleil, à midi, sur le pavé de Paris — une annonce ainsi conçue :

« Trouvé une splendide chevelure blonde. La réclamer chez M. François de N., architecte, rue Daunou. »

Ce qui procura à François quelques visites. Théodule, qui avait des ordres précis, dut introduire toutes les personnes qui prétendaient à la chevelure de fée, disant avoir perdu la leur. François avait vaguement entendu dire que les femmes perdaient leurs cheveux; il n'avait jamais ainsi réalisé l'accident. Il y eut même de ces brunes oxygénées, à qui le trait d'encre de leurs sourcils donne un démenti spirituel, pour demander à voir

la chevelure coupée. De même, quand fut perdue la pantoufle de Cendrillon, et publié l'édit du roi qui enjoignait de l'essayer à toutes les demoiselles, l'on vit de grosses créatures, chaussant du quarante, présenter à ce soulier mignon leurs bases puissantes : et, si la femme de Charlemagne avait existé dans ce temps-là, elle y fût venue comme les autres. Mais François ne s'y trompait pas. Dès la porte, pour une boucle qui passait sous le chapeau cloche, il flairait l'imposture. Et, pour en convaincre l'indiscrète, il ouvrait royalement le coffret, y puisait une brassée de soie, l'approchait de ces pauvres cheveux courts, réassortissement singulier, échantillonnage inédit qui éteignait tous les reflets, décelait, comme une pierre de touche, les hennés et les oxygènes, réduisait les coiffures de ces dames à de pâles tignasses. Et, si quelqu'une des aspirantes s'avisait, par manie de chalande de puiser elle-même dans le coffret de laque :

— Ne pas toucher! s'écriait François, indigné du sacrilège.

Sacrée tout d'abord, cette chevelure lui était devenue chère. Il en était le gardien, le lévite. Insensiblement, il avait, avec l'ancienne propriétaire de cette toison d'or, conclu un pacte secret; ils étaient associés; ils se cherchaient l'un l'autre à travers cette chevelure. Puis, coupée, la chevelure l'était, certes, mais non pas détruit ce fluide impondérable qui la rattachait toujours idéalement à des tempes nacrées, à une nuque laiteuse, à un front ophélien. François voyait ces traits indubitables, nécessaires à de tels cheveux blonds. Il en résultait un doux fantôme, fatal et nuageux, complément d'un chef si poétique. Et quelle âme, désormais, logeait dans ce corps sympathique! Suavité, tendresse angéliques. Tout cela se déroulait en une équation, dont les prémisses étaient cette soie et cet or. Il est des certitudes mathématiques, et l'on ne pouvait poser de si chers cheveux sur le front d'une mégère.

Il faudrait bien qu'un jour le fantôme ravissant apparût à François en chair et en os. L'annonce continuait d'atteindre, chaque

matin et chaque soir, vingt millions de Français. Le jeune architecte comptait du moins ainsi, fixant à dix millions le nombre des illettrés et à trois celui des phénomènes humains que la lecture des journaux n'intéresse pas. Le raffinement des cheveux d'or n'indiquait pas que ceux-ci eussent poussé sur une jeune cervelle ignorante, et, quant à la dernière catégorie, c'eût été bien le diable que cette charmante créature s'y cachât précisément. Donc, elle finirait bien par lire l'annonce. A chaque coup de sonnette, François tremblait d'émoi. Cependant les semaines passaient, et les frais de publicité s'élevaient à un tel chiffre que François dut vendre la perle de sa cravate. Pour les proroger encore dix jours, il majora les notes de ses honoraires, négocia quelques livres anglaises gardées comme pièces de musée, céda une première édition de Colette. Et, après ces folies, il venait au coffret de laque. Ce qui, pour certains hommes, est la froide relique d'un amour défunt, devenait, pour lui, rayons d'aurore, lever de soleil, pro-

messe d'un beau roman. Et le baiser qu'il déposait sur cette soie molle et douce n'était qu'espoir et presque fiançailles.

Enfin, Théodule fut délivré des réclamations fallacieuses. Personne ne vint plus. Ce fut le morne échec. Les annonces furent supprimées. Elles s'éteignirent, dans chacun des journaux, l'une après l'autre, François devint triste. Il errait sur le boulevard et dans le quartier de la Madeleine, à la recherche des femmes blondes. Il cachait dans le creux de son gant un petit échantillon invisible... On le vit maigrir.



— Monsieur, lui dit un soir Théodule, comme il rentrait très las, il y a une dame qui attend dans le cabinet. C'est pour les cheveux.

— Jeune? interrogea François.

— Non, monsieur, répondit respectueusement le domestique.

Assertion dont François put contrôler la

véracité en pénétrant dans la petite pièce tendue de soies chinoises, noires et argent, à la manière d'un catafalque. Une dame grisonnante, fripée, démodée et timide, mais de bonne éducation et comme on en rencontre aujourd'hui de si nombreuses dans le métro en seconde classe, se levait à son approche, en balançant, au bout de ses bras, un petit sac usagé. Elle adressa d'abord à ce jeune homme, si comme il faut, de vives excuses, et bien dites, pour le dérangement. Ensuite, elle vint au but. Était-il vrai qu'il eût trouvé des cheveux perdus, et comment étaient ces cheveux? Mais, dans le même instant, assez subtile pour discerner que François regardait ses bandeaux gris, elle se récria en souriant qu'il n'était pas question d'elle, mais de sa fille, blonde de dix-sept ans, qui avait sacrifié des cheveux adorables, et ne se consolait plus maintenant d'avoir eu la maladresse de les égarer.

Il ne faudrait pas croire que François se laissa, là-dessus, aller sans contrôle à la joie. Maintes déconvenues lui avaient donné de la

défiance. Il fit subir à la postulante de savantes épreuves, commençant par lui demander si c'était hier ou la semaine passée.

— Oh! monsieur, voici trois mois de cela!

Puis, si les cheveux de mademoiselle sa fille tiraient sur le maïs ou sur la paille.

— Oh! monsieur, ni l'un ni l'autre : ils sont de l'or.

François comprit qu'il était arrivé à un tournant de son existence. Néanmoins, il désira savoir encore sur quelle indication cette dame venait à lui :

— Oh! monsieur, c'est si singulier. Je n'oserais jamais vous le dire...

Enfin, François se leva, disparut, revint porteur du coffret qu'il ouvrit.

— Oh! monsieur, c'est bien eux! Ma chère petite Isabelle!

Et elle versait des larmes.

Isabelle, dix-sept ans. Ces affirmations semblaient ne rien apprendre à François. Parbleu, il le savait bien qu'elle avait cet âge. Et, pour le nom d'Isabelle, il cherchait à quels moments précis, au milieu de quel

rêve, il l'avait déjà donné à son fantôme blond.

Mais quand la dame se répandit en remerciements, il l'arrêta :

— Ne croyez pas, madame, n'espérez pas que j'aille vous remettre dans les bras, sans un signe probant, sans une reconnaissance, sans un document, ce capital, ce trésor, sur lequel, tel un dragon jaloux, j'ai dû veiller trois mois pour que ne me l'emportassent point, par imposture, des langues menteuses, des yeux envieux. Je ne doute pas une seule seconde de la véracité de votre maternité glorieuse, et vous m'inspirez la plus aveugle confiance. Mais je ne me dessaisirai de ce dépôt, je ne me l'arracherai à moi-même qu'au profit et entre les mains de celle qui portera encore à son front une partie même de ma transitoire fortune. Autrement dit, madame, je sollicite l'honneur de vous accompagner jusque chez vous sur l'heure même.

— Théodule, un taxi !

— Oh ! monsieur, objecta la pauvre mère,

nous vivons si modestement et tellement dans nos propres ruines! Mon mari, officier supérieur retraité, est en proie aux plus cruels rhumatismes, et notre courageuse petite Isabelle se dévoue à la dactylographie pour subvenir à nos besoins. Mais, afin de sauvegarder les exigences du rang, plutôt que de la commettre dans un ministère, nous la gardons au foyer, de sorte qu'elle tape en chambre, pendant que le commandant souffre et que je vaque au modeste ménage. D'ailleurs, comme le nom l'indique, monsieur, nous habitons rue des Martyrs. Je n'oserai jamais...

Elle eut beau faire. Ce n'était plus pour François, qui touchait à la minute auguste où son mystérieux sentiment allait se transposer du fantôme à la réalité, le moment de reculer. Bon gré, mal gré, l'excellente dame dut être en compagnie du coffret, chargée dans le taxi et donner elle-même l'adresse.

Après trois sombres étages où stagnait un concentré de vapeurs culinaires, il y eut une clarté soudaine, une apothéose : autour

d'une table ronde, tassés par des murs étroits des meubles de salle à manger en désuétude recevaient la lumière d'un ravissant fantôme de dactylographe-enfant, aux cheveux coupés. Le jour émanait de son visage, de ses yeux éclairés par une électricité intérieure, de ses boucles éclatantes, de ses minces bras nus, de son âme angélique.

François restait cloué au seuil de l'humble pièce, subissant les transformations nécessaires à un sentiment dont l'objet change d'état moléculaire et passe en une seconde du rêve à la réalité. L'image floue, dont le linéament était un cheveu insaisissable, venait de s'incarner devant lui. Immédiatement, son amour adoptait un nouveau régime, s'entourait d'apparat, de cérémonie; des barrières s'élevaient.

— Mademoiselle, dit-il, comme à une très ancienne amie, je vous rapporte les cheveux que vous aviez perdus.

Et il baisa une petite main bien ferme et bien solide, tout étonné d'y trouver de frêles os.

Elle souriait de bonheur, et ce sourire était céleste. Il voulut savoir comment elle avait eu le courage de faire couper une chevelure si magnifique.

— C'est que, monsieur, nous ne sommes pas riches et que j'avais lu qu'une maison américaine achetait fort cher les cheveux d'un certain coloris. J'espérais en tirer un argent dont nous avions fort besoin pour soigner papa. Vous jugez de ma peine quand la ficelle s'étant rompue, mon paquet vint à tomber sans que je m'en aperçoive. Je suis allée le réclamer partout : au commissariat, à la préfecture de police.

François oublia de rougir : il survolait tous les remords. Ce qui le confondait, c'est que cette enfant fût effectivement un ange, comme il l'avait voulu. La bonté, la sensibilité, le dévouement, le courage, rien n'y manquait. Et la plus souveraine beauté exprimant tant de vertus ! Il n'hésita pas un seul instant.

— Madame, dit-il à la mère, il est d'usage d'accorder une récompense à celui qui rapporte un objet perdu. Aujourd'hui, l'objet a tant

de valeur à mes yeux que je ne vous demande rien moins que la main de mademoiselle votre fille, comme prix de ma restitution.



François et Isabelle s'épousèrent et furent idéalement heureux, car il ne pouvait en être différemment entre ces deux êtres aussi dignes l'un de l'autre. Le commandant rhumatisant, guéri par le bonheur, et Madame, quittèrent la rue des Martyrs, pour venir habiter rue Daunou. Et François qui était un cher garçon plein de générosité, les adopta comme ses enfants. Un point, cependant, resta, pour lui, longtemps obscur. Il ignorait toujours par quelle main mystérieuse sa belle-mère avait, un jour, été conduite jusqu'à lui pour la réclamation des cheveux, alors que toutes les annonces étaient supprimées depuis de longues semaines.

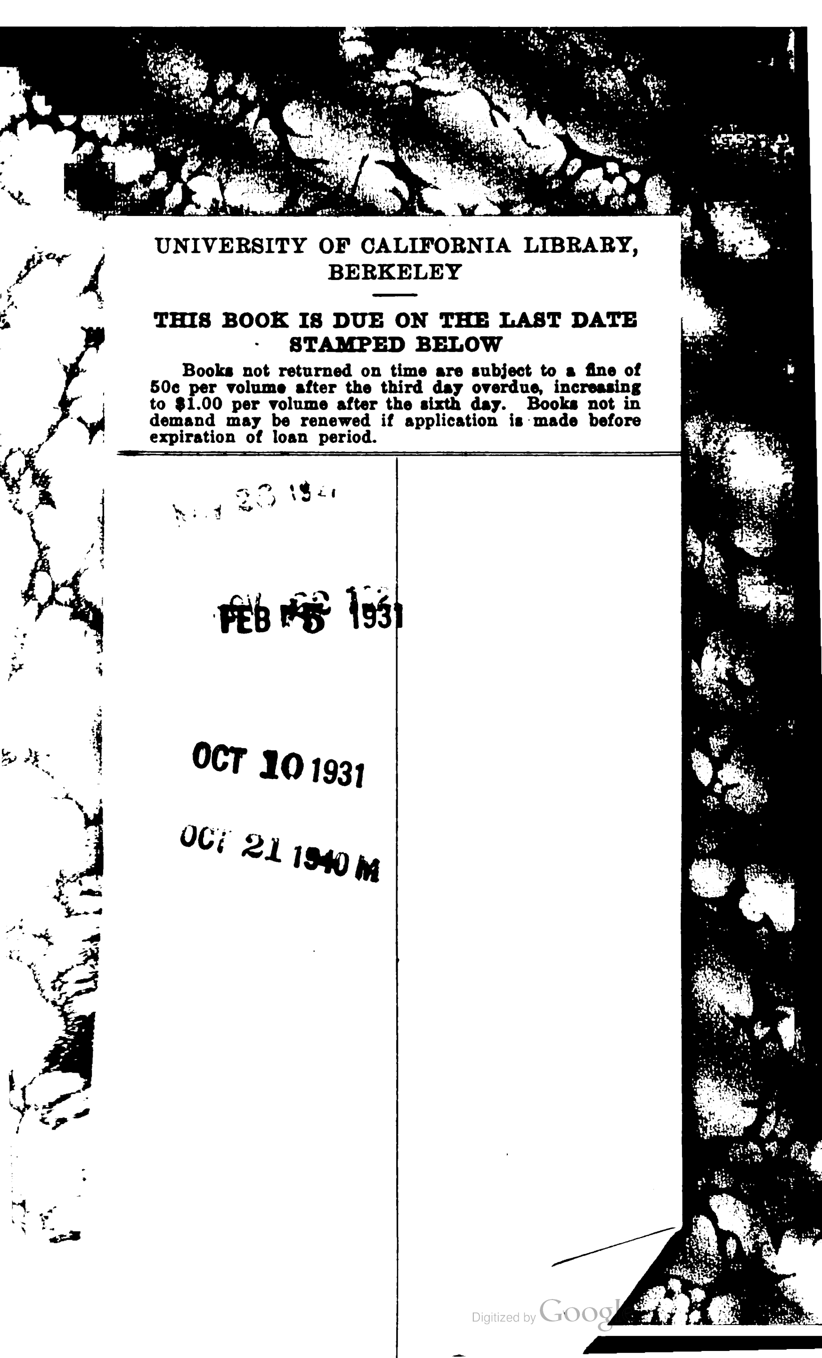
— Mon cher enfant, avoua-t-elle enfin, lorsque, mise en confiance par l'élégant architecte, elle put exprimer de ces détails

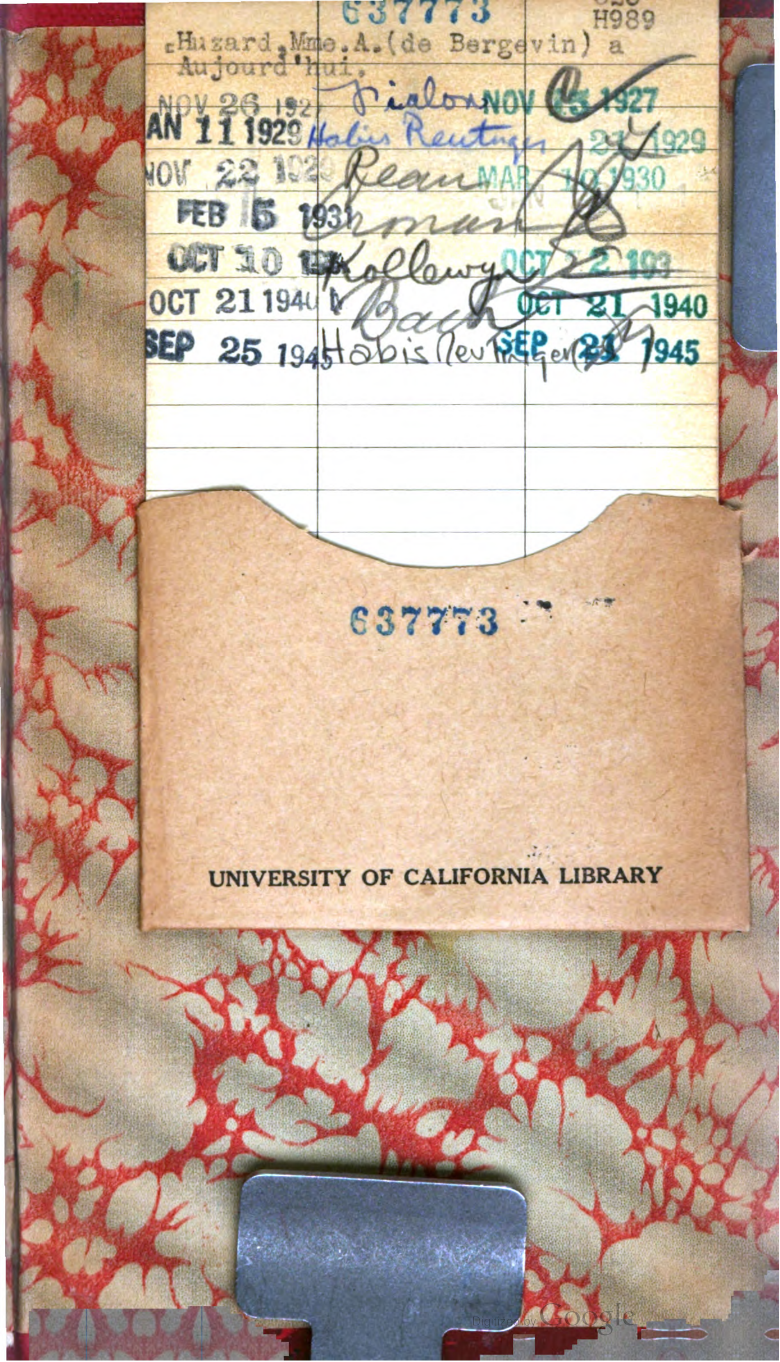
terre à terre, mon cher enfant, par économie nous n'achetions pas de journaux, nous contentant des fragments de ces quotidiens dont on enveloppe les provisions. Les nouvelles éclataient à retardement par ce procédé, mais nous nous tenions au pair. Un matin que j'avais acheté un chou-fleur, dont un morceau de journal dissimulait la crudité ménagère, mes yeux tombèrent sur votre annonce. La date était déchirée...

FIN

TABLE

6181. — Coulommiers Imp. PAUL BRODARD. — 10-26.
6748-10-26.




637773
H989
Hazard, Mme. A. (de Bergevin) a
Aujourd'hui.
NOV 26 192
NOV 1927
AN 11 1929
NOV 22 1929
MAR 1930
FEB 15 1931
OCT 10
OCT 21 1940
OCT 21 1940
SEP 25 1945
SEP 1945
637773
UNIVERSITY OF CALIFORNIA LIBRARY
Digitized by Google

